

A N A N D R I A

O U

C O N F E S S I O N S

D E

M A D E M O I S E L L E S A P H O ,

Contenant les détails de sa réception
dans la Secte Anandrine , sous
la présidence de Mlle RAUCOURT ,
& ses diverses aventures.



E N G R E C E .

80 Z le Seane 4326

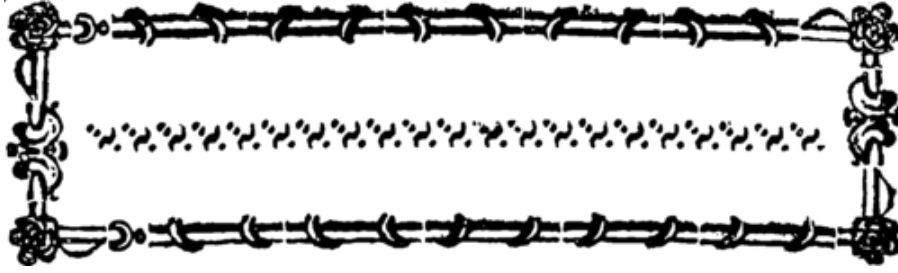
Anandria, ou Confessions de Mademoiselle Sapho,
éd. 1789

Mathieu-François Pidansat de Mairobert



En Grece, Paris, 1789

Exporté de Wikisource le 30 juin 2026



Anandria, ou Confessions de Mademoiselle Sapho, 1789, Bandeau

CONFESSIONS *DE* MADEMOISELLE SAPHO.

Je suis née au village de Villiers-le-bel ; mon pere est un laboureur qui vit assez bien en travaillant, lui, sa femme & ses enfans : pour moi, les occupations de la campagne m'ont toujours répugné. Pendant que l'on étoit aux champs, on me laissoit à la maison prendre soin du ménage, & je le prenois souvent très-mal, ce qui me faisoit gronder & maltraiter. Mon caractere me porte uniquement à la coquetterie. Dès mon enfance je goûtois un plaisir vif à me mirer dans les ruisseaux ; dans les fontaines, dans un seau d'eau. Quand j'allois chez M. le Curé, je ne pouvois quitter le miroir : j'étois aussi fort propre pour mon compte, je me lavois souvent le visage ; je me décrassois les mains ; j'arrangeois mes cheveux & mon bonnet de mon mieux ; j'étois enchantée quand j'entendois dire autour de moi par quelqu'un : *Elle est jolie, elle sera charmante*. Je passois la journée entiere à soupirer après le Dimanche, parce qu'on me donnoit ce jour-là une chemise blanche, un juste ^[1] brun, qui me prenoit bien la taille, & faisoit ressortir la blancheur de ma peau ; des souliers neufs, une petite dentelle à mon béguin. Quand je pouvois mettre la croix d'or de maman, sa bague, les boucles

d'argent, j'étois comblée. Du reste, oisiveté complete ; la promenade, la course, la danse. J'étois parvenue ainsi à ma quinzième année ; j'étois grand'fille, & tous mes défauts avoient cru avec l'âge. Il s'en développa bientôt de nouveaux ; je devins lascive singulièrement. Sans favoir ni ce que je faisois, ni ce que je voulois, je me mettois nue dès que j'étois seule ; je me contemplois avec complaisance, je parcourois toutes les parties de mon corps, je caressois ma gorge, mes fesses, mon ventre ; je jouois avec le poil uni qui ombrageoit déjà le sanctuaire de l'amour ; j'en chatouillois légèrement l'entrée ; mais je n'osois y faire aucune intromission ; cela me paroissoit si étroit, si petit, que je craignois de me blesser. Cependant je sentoie dans cette partie un feu dévorant ; je me frottois avec délice contre les corps durs, contre une petite sœur que j'avois, & qui, trop jeune pour travailler, restoit avec moi. Un jour, ma mere revenue du champ de meilleure heure, me surprit dans cet exercice ; elle entra en fureur ; elle me traita comme la dernière des malheureuses : elle me dit que j'étois un mauvais sujet, qui ne seroit jamais propre à rien ; une dévergondée, qui déshonoreroit une famille ; une prostituée, qu'il falloit envoyer au Couvent de la *Gourdan*. Ces épithetes dont je n'entendois pas le sens, ne me parurent injurieuses que parce qu'elles furent accompagnées de juremens, & de coups si violens, que je pris la résolution de quitter la maison paternelle & de m'enfuir.

Mad. Gourdan avoit en effet, dans ce tems-là, une maison de campagne à Villiers-le-Bel, où elle venoit rarement, mais où elle envoyoit ses filles malades, celles qu'il falloit accoucher en particulier, celles qu'elle vouloit receler ; du reste, une maison propre à tous les usages secrets, à toutes les opérations clandestines de son métier. Elle étoit en conséquence écartée, isolée, entourée de bois, d'un accès difficile ; on n'y parloit à la porte que par une petite grille, & tous ces dehors, assez semblables à ceux d'un monastere, s'accordoient pour moi (ignorant encore ce qui s'y pratiquoit) à la dénomination de Couvent que les paysans, par dérision, lui donnoient généralement. Je ne connoissois même les véritables que par oui-dire, & simplement comme des prisons qui me faisoient horreur. Il n'en étoit pas de même du couvent de Madame Gourdan ; j'en voyois les novices sortir très-parées, riant, chantant, dansant, sur-tout ne faisant rien de la journée ; car elles se répandoient souvent dans le village : elles y venoient acheter du

laitage, des fruits, & payoient bien cher, ce qui les rendoit agréables. Je résolus de suivre le conseil de maman, & d'essayer de celui-là. Je cachai mon dessein ; je m'efforçai même de me rendre plus utile, & attendis le jour où je saurois que Mad. Gourdan seroit à sa maison. Elle y eut affaire quelque tems après ma scène avec maman : je courus chez elle le lendemain matin, & lui fis part de ma vocation. Elle m'avoit lorgné depuis plusieurs mois, à ce qu'elle m'a depuis assuré ; elle me reçut avec joie, me dit que je lui convenois fort ; que j'étois d'une figure à faire fortune ; mais qu'elle ne pouvoit me prendre sans le consentement de mes parens. Je me mis à pleurer, & à lui exposer que je n'oserois jamais leur en parler. Alors, sûre de ma discrétion ; „ Eh bien, dit-elle, vous avez raison, ne leur dites mot. Je pars demain matin à onze heures ; devancez-moi ; trouvez-vous, comme par hazard, sur ma route ; je vous prendrai dans mon carrosse & vous emmènerai à Paris. Du reste, vous n'avez besoin d'aucun paquet ; vous ne manquerez de rien avec moi. „ Je la remerciai, l'embrassai de tout mon cœur, & exécutai de point en point ce qu'elle m'avoit prescrit. Elle avoit pris de son côté, les précautions nécessaires à sa sûreté^[2] : Elle avoit renvoyé son carrosse à vuide : elle avoit emprunté celui d'un Prélat respectable, qui étoit venu dans ce lieu pour éviter le scandale ; elle s'étoit embarquée seule dedans ; elle m'avoit déposé au fauxbourg Saint-Laurent, dans l'appartement d'un garde du corps, son ami, qui étoit à Versailles ; là elle s'étoit mise dans un fiacre, & étoit rentrée chez elle de façon à ne laisser aucun vestige de mon enlèvement, & à se soustraire à toutes les recherches. Aussi quelque soupçon qu'eût mon pere, quelque diligence qu'il mît à me poursuivre, il ne put rien découvrir, & n'a dû ensuite qu'au hazard ce qu'il n'avoit pu obtenir des plus hautes protections & de la police la plus vigilante ; mais ces poursuites intriguèrent ma conductrice, au point qu'elle fut plusieurs jours, sans oser me faire venir chez elle, sans venir ou oser envoyer où j'étois. Elle s'y rendit enfin un soir.

Cependant j'étois restée entre les mains de la gouvernante du garde du corps, duegne sûre, qui m'avoit choyée de son mieux, m'avoit fait manger & coucher avec elle, & m'avoit apparemment si bien visitée durant mon sommeil, qu'au moment où Mad. Gourdan parut, j'entendis qu'elle lui dit à l'oreille : „ Vous avez trouvé un Pérou dans cet enfant ; elle est pucelle sur mon honneur, si elle n'est pas vierge ; mais elle a un clitoris diabolique ; elle

fera plus propre aux femmes^[3] qu'aux hommes ; nos tribades renommées doivent vous payer cette acquisition au poids de l'or. ,,

Mad. Gourdan ayant vérifié le fait, écrivit sur le champ à Mad. de Furiel, que tout le monde connoit au moins de réputation, pour la prévenir de sa découverte. J'ai conservé une copie de cette lettre. La voici :

MADAME,

„ J'ai découvert pour vous un morceau de Roi ou plutôt de Reine, s'il s'en trouvoit quelqu'une qui eût votre goût dépravé ; car je ne puis qualifier autrement une passion trop contraire à mes intérêts ; mais je connois votre générosité, qui me fait passer par-dessus la rigueur que je devois vous tenir. Je vous avertis que j'ai à votre service le plus beau clitoris de France, en outre une franche pucelle de quinze ans au plus. Essayez-en ; je m'en rapporte à vous, & je suis persuadée que vous ne croirez trop pouvoir m'en remercier. Au reste, comme vous ne lui aurez pas fait grand tort, si elle ne vous convient pas, renvoyez-la moi, & ce fera encore un pucelage excellent pour les meilleurs gourmets. ,,

„ Je suis avec respect &c. ,,

Madame de Furiel m'envoya chercher avec la même diligence me fit conduire à sa petite maison. La femme de chambre, qui étoit venue me prendre mystérieusement en brouette, me fit entrer d'abord dans une espèce de chaumière, en sorte que je crus être retournée au village. Nous traversâmes ensuite une cour, où, quoiqu'il y eût une porte charretière, des écuries, des remises, je vis aussi des étables, une laiterie, des poules, des dindons, des pigeons, ce qui s'accordoit assez à mon idée. Je fus enfin détrompée quand on eut ouvert une petite porte, & que j'aperçus un superbe jardin de forme ovale, entouré de peupliers fort hauts, qui en déroboient la vue à tous les voisins. Au milieu étoit un pavillon ovale aussi, surmonté d'une statue colossale, que j'ai su depuis être celle de la déesse *Vesta*. On y montoit par neuf degrés, qui l'entouroient de toutes parts. Je trouvai d'abord un vestibule éclairé de quatre torches : des deux côtés étoient deux bassins, où des Nymphes, de leurs mamelles, fournissoient de l'eau à volonté ; à gauche étoit un billard, & à droite un cabinet de bains, où l'on me fit entrer. On m'apprit que je ne verrois point la maîtresse du lieu, que je n'eusse reçu les préparations nécessaires pour paroître en sa présence.

En conféquence, on commença par me baigner : on prit la mefure des premiers vêtemens que je devois avoir. Pendant le foupper ma conductrice m'entretint uniquement de la dame à qui j'allois appartenir, de fes charmes, de fes graces, de fes bontés, du bonheur dont je jouirois avec elle, du dévouement abfolu que je lui devois. J'étois fi étonnée, fi étourdie des objets nouveaux qui me frappoient de toutes parts, que je ne dormis pas de la nuit.

Le lendemain on me mena chez le dentifte de Mad. de Furiel, qui vifita ma bouche, m'arrangea les dents, les nettoya, me donna d'une eau propre à rendre l'haleine douce & fuave. Revenue, on me mit de nouveau dans le bain. Après m'avoir effuyée légèrement, on me fit les ongles des pieds & des mains : on m'enleva les corps, les durillons, les callofités ; on m'épila dans les endroits où des poils folets mal placés pouvoient rendre au tact la peau moins unie ; on me peigna la toifon que j'avois déjà fuperbe, afin que dans les embrassemens, les touffes trop mêlées n'occafiionaffent pas de ces croifemens douloureux, femblables au plis de rofe qui faifoient crier les Sybarites. Deux jeunes filles de la jardiniere, accoutumées à cette fonction, me nettoyèrent les ouvertures, les oreilles, l'anus, la vulve ; elles me pétrirent voluptueufement toutes les jointures à la maniere des *Germaines* ^[4] pour les rendre plus fouples. Mon corps ainfi difpofé, on y répandit des effences à grands flots : puis on me fit la toilette ordinaire à toutes les femmes : on me coëffa avec un chignon très-lâche ; des boucles ondoyantes fur mes épaules & fur mon fein, quelques fleurs dans mes cheveux : enfuite on me passa une chemife faite dans le cofume des tribades ; c'est-à-dire, ouverte par devant & par derriere depuis la ceinture jufqu'en bas ; mais fe croifant & s'arrétant avec des cordons : on me ceignit la gorge d'un corfet fouple & léger ; mon *intime* ^[5], & le jupon de ma robe, pratiqués comme ma chemife, prêtoient la même facilité. On termina par m'ajufter une polonoife d'un petit fatin couleur de rofe, dans laquelle j'étois faite à peindre. Par mon caractere donné, vous jugez quel dut être ma joie, quel raviffement lorsque je me vis ainfi. J'étois embellie des trois quarts ; je ne me reconnoiffois pas moi-même ; je n'avois pas encore éprouvé autant de plaifir ; car j'ignorois l'efpece de celui qu'alloit me procurer Mad. de Furiel. Au furplus, quoique légèrement vêtue, & au mois de mars, où il fait encore froid, je n'en éprouvai aucun, je croyois être au printems ; je nageois dans un air doux,

continuellement entretenu tel par des tuyaux de chaleur qui régnoient tout le long des appartemens.

Quand Mad. de Furiel fut arrivée, on me conduisit à elle par un couloir, qui communiquoit du quartier où j'étois, à un boudoir, où je la trouvai nonchalamment couchée sur un large sofa. Je vis une femme de 30 à 32 ans, brune de peau, haute en couleur, ayant de beaux yeux, les sourcils très-noirs, la gorge superbe ; en embonpoint, & offrant quelque chose d'hommasse dans toute sa personne. Dès qu'on m'annonça, elle lança sur moi des regards passionnés, & s'écria : „ Mais on ne m'en a pas encore dit assez ; elle est céleste ! puis, radoucissant la voix, approchez mon enfant, venez vous asseoir à côté de moi. Eh bien ! comment vous trouvez vous ici ? Vous y plaisez-vous ? Cette maison, ce jardin, ces meubles, ces bijoux, tout cela fera pour vous ; ces femmes seront vos servantes, & moi je veux être votre maman. En échange de tant de choses, de soins & d'amour, je ne vous demande que de m'aimer un peu. Allons, dites-moi : vous sentez-vous disposée ? Venez me donner un baiser... „ Sans proférer une parole, & pénétrée de reconnaissance, je me jette à son col & l'embrasse. „ Oh ! mais, petite imbécille, ce n'est pas comme cela qu'on s'y prend : voyez ces colombes qui se becquetent amoureusement ! „ Elle me fait en même tems lever les yeux vers le ceintre de la niche où nous étions, garni d'une guirlande de fleurs en sculpture, où étoit en effet suspendu ce couple lascif, symbole de la tribaderie. „ Suivons un si charmant exemple ! „ Et en même tems elle me darde sa langue dans la bouche. J'éprouve une sensation inconnue qui me porte à lui en faire autant : bientôt elle glisse sa main dans mon sein, & s'écrie de nouveau : „ Les jolis tetins ! comme ils sont durs ! c'est du marbre ; on voit bien qu'aucun homme ne les a fouillés de ses vilains attouchemens. „ En même tems elle chatouille légèrement le bout, & veut que je lui rende le plaisir que je reçois ; puis de la main gauche, déliant mes rubans, mes cordons de derriere : „ Et ce petit cul, a-t-il eu souvent le fouet ? Je parie qu'on ne le lui a pas donné comme moi ? „ Puis elle m'applique de légères claques au bas des fesses près le centre du plaisir, qui servent à irriter ma lubricité ; alors, elle me renverse sur le dos, & s'ouvrant un passage en avant, elle entre en admiration pour la troisième fois. „ Ah ! le magnifique clitoris ! Sapho n'en eut pas un plus beau ; tu seras ma Sapho. „ Ce ne fut plus qu'une fureur convulsive des deux parts, que je ne pourrois

décrire. Après une heure de combats, de jouissance, irritant mes desirs sans les satisfaire, Mad. de Furiel, qui vouloit me réserver pour la nuit, sonna. Deux femmes de chambre vinrent nous laver, nous parfumer, & nous sroupâmes délicieusement.

Pendant le repas elle m'apprit que cette petite maison qui lui appartenoit, étoit en quelque sorte devenue sacrée par son usage ; qu'on l'avoit convertie en un temple de *Vesta* regardée comme la fondatrice de la secte *Anandryne*^[6], ou des tribades, ainsi qu'on les appelle vulgairement.

„ Une tribade, me dit-elle, est une jeune pucelle, qui n'ayant eu aucun commerce avec l'homme, & convaincue de l'excellence de son sexe, trouve dans lui la vraie volupté, la volupté pure, l'y trouve toute entière, & renonce à l'autre sexe, aussi perfide que séduisant. C'est encore une femme de tout âge, qui, pour la propagation du genre humain, ayant rempli le vœu de la nature & de l'état, revient de son erreur, déteste, abjure des plaisirs grossiers, & se livre à former des élèves à la déesse. „

„ Au reste, n'est pas admis qui veut dans notre société. Il y a, comme dans toutes, des épreuves pour les postulantes. Celles pour les femmes^[7], sont sur-tout très-pénibles, & sur dix il en est à peine une qui ne succombe pas. Quant aux filles, ce sont les meres qui en jugent dans l'intimité de leur commerce, qui se les attachent, & qui en répondent. Vous m'avez déjà paru digne d'être initiée à nos mystères ; j'espère que cette nuit me confirmera dans la bonne opinion que j'ai conçue de vous, & que nous menerons longtemps ensemble une vie innocente & voluptueuse. „

„ Rien ne vous manquera. Je vais vous faire faire des robes, des ajustemens, des chapeaux ; vous acheter des diamans, des bijoux : vous n'aurez qu'une seule privation ici ; c'est qu'on ne voit point d'hommes : ils n'y peuvent entrer ; je ne m'en sers à rien, même pour le jardin. Ce sont des femmes robustes que j'ai formées à cette culture, & jusqu'à la taille des arbres. Vous ne sortirez qu'avec moi ; je vous ferai voir successivement les beautés de Paris : je vous menerai souvent au spectacle dans mes loges, aux bals, aux promenades. „

„ Je veux former votre éducation ; ce qui, vous rendant plus aimable, vous sauvera de l'ennui d'être souvent seule. Je vous ferai apprendre à lire, à écrire, à danser, à chanter. J'ai des maîtresses dans tous ces genres à ma

disposition ; j'en ai dans les autres, à mesure que vos goûts ou vos talens se développeront. ,,

Telle fut à peu près la conversation de Mad. de Furiel, qui précéda notre coucher, & qui ne fut interrompue que par des remerciemens, des embrassades, des caresses qui l'enchanterent, & préluderent à d'autres plus intimes.

La nuit fut laborieuse, mais si ravissante pour moi, que, fatiguée, harassée, le matin épuisée, j'appétois encore. Mad. de Furiel plus sage, qui me réservoir pour le grand jour de ma réception, cessa la première. Elle me fit apporter un consommé, & avant de me quitter, ordonna qu'on prît de moi le plus grand soin. Elle m'envoya successivement sa lingère, son ouvrière en robes, sa marchande de modes, sa marchande à la toilette, & je ne tardai pas à être pourvue de tout ce qu'il me falloit pour débiter avec éclat dans le monde. Ainsi revêtue des agrémens que le luxe & l'art pouvoient ajouter à mes attraits, je fus conduite à l'opéra par ma protectrice, qui reçut de ses confrères des complimens sans fin. Quant aux hommes, j'entendois qu'ils disoient dans les corridors, lorsque je passai pour m'en aller : *Mad. de Furiel a de la chair fraîche, c'est du neuf vraiment ; quel dommage que cela tombe en de si mauvaises mains !* Elle affectoit de me parler pour que je n'entendisse pas ces exclamations, & m'entraîna bien vite dans son carrosse.

Le jour de mon initiation aux mystères de la secte *Anandrine*, avoit été fixé au lendemain, & j'y fus admise en effet avec tous les honneurs. Cette cérémonie extraordinaire étoit trop frappante pour ne m'en être pas ressouvenue dans les moindres détails, & certainement c'est l'épisode le plus curieux de mon histoire.

Au centre du temple, est un fallon ovale, figure allégorique qu'on observe fréquemment en ces lieux ; il s'élève dans toute la hauteur du bâtiment, & n'est éclairé que par un vitrage supérieur, qui forme le ceintre, & s'étend autour de la statue dominant extérieurement, & dont je vous ai parlé. Lors des assemblées, il s'en détache une petite statue, toujours représentant *Vesta*, de la taille d'une femme ordinaire ; elle descend majestueusement, les pieds posés sur un globe, au milieu de l'assemblée, comme pour y présider.

Autour de ce sanctuaire de la déesse, regne un corridor étroit, où se promènent pendant l'assemblée deux tribades, qui gardent exactement toutes

les portes & avenues. La seule entrée est par le milieu, où se présente une porte à deux battans ; du côté opposé se voit un marbre noir, où sont gravés en lettres d'or des vers dont je vous ferai bientôt le récit. A chacune des extrémités de l'ovale est une espèce de petit autel qui sert de poêle qu'allument & entretiennent en dehors les gardiennes. Sur l'autel, à droite en entrant, est le buste de Sapho, comme la plus ancienne & la plus connue des Tribades ; l'autel à gauche, vacant jusques-là, devoit recevoir le buste de Mlle d'Eon, cette fille la plus illustre entre les modernes, la plus digne de figurer dans la secte *Anandrine* ; mais il n'étoit point encore achevé, & l'on attendoit qu'il sortit du ciseau du voluptueux Houdon. Autour, & de distance en distance, on a placé sur autant de gaîne, les bustes des belles filles grecques chantées par Sapho comme ses compagnes. Au bas se lisent le nom de *Thelesyle, Amythone, Cydno, Mégare, Pyrrine, Andromede, Cyrine, &c...* Au milieu s'éleve un lit en forme de corbeille à deux chevets, où reposent la Présidente & son élève : autour du fallon, des carreaux à la turque, garnis de coussins, où siege en regard, & les jambes entrelacées, chaque couple, composé d'une mere & d'une novice, ou en termes mystiques, *de l'incube & de la succube*. Les murs sont recouverts d'une sculpture supérieurement travaillée, où le ciseau a retracé en cent endroits, avec une précision unique, les diverses parties secretes de la femme, telles qu'elles sont décrites dans le tableau de l'amour conjugal, dans l'Histoire naturelle de M. de Buffon, & dans les plus habiles naturalistes. Voilà une exacte description du sanctuaire ; je crois n'avoir rien omis. Voici maintenant celle de ma réception.

Toutes les tribades en place, & dans leurs habits de cérémonie, c'est-à-dire, les meres, avec une lévite couleur de feu & une ceinture bleue ; les novices, en lévite blanche avec une ceinture couleur de rose ; du reste la tunique ou chemise, & les jupons fendus & recouverts : on vint nous avertir, Mad. de Furiel & moi, que l'on étoit prêt à nous recevoir ; c'est la fonction d'une des tribades gardiennes. Mad, de Furiel étoit déjà dans son costume : moi j'étois, au contraire, très-parée & dans l'habit le plus mondain.

En entrant je vis le feu sacré, consistant en une flamme vive & odorante, s'élançant d'un réchaud d'or, toujours prête à disparaître, & toujours rallumée par les aromates pulvérisés, qu'y jette sans interruption le couple chargé de cette fonction, extrêmement pénible par l'attention continuelle

qu'elle exige. Arrivée aux pieds de la Présidente, qui étoit Mademoiselle Raucourt :^[8], Mad. de Furiel dit : „ Belle Présidente, & vous cheres compagnes, voici une postulante : elle me paroît avoir toutes les qualité requises. Elle n'a jamais connu d'homme, elle est merveilleusement bien conformée, & dans les effais que j'en ai faits, je l'ai reconnue pleine de ferveur & de zele : je demande qu'elle soit admise parmi nous sous le nom de *Sapho*. „ Après ces mots nous nous retirâmes pour laisser délibérer. Au bout de quelques minutes, l'une des deux gardiennes vint m'apprendre que j'avois été, par acclamation, admise à l'épreuve. Elle me déshabilla, me mit absolument nue, me donna une paire de mules ou de souliers plats, m'enveloppa d'un simple peignoir, & me ramena de la sorte dans l'Assemblée, où la Présidente étant descendue de la corbeille avec son élève, on m'y étendit & l'on retira le peignoir. Cet état, au milieu de tant de témoins, me parut insupportable, & je frétillois de toutes les manieres pour me soustraire aux regards, ce qui est l'objet de l'institution, afin qu'aucun charme n'échappe à l'examen : d'ailleurs, dit un de nos plus aimables poètes^[9].

L'embarras de paroître nue,
Fait l'attrait de la nudité.

C'est ici le moment de vous apprendre quels sont les vers que je vous ai promis, & que vous attendez à coup sûr avec impatience. Ils contiennent une énumération détaillée de tous les charmes qui constituent une femme parfaitement belle, & ces charmes y sont calculés au nombre de trente. On ne dit point au reste le nom de leur auteur, qui certainement n'étoit pas du sexe, & tribade du moins. Il n'est qu'un philosophe froid, capable d'analyser ainsi la beauté. Au reste ces vers, très originaux dans leur genre, ne m'ont point échappé de la tête. Les voici^[10] :

Que celle prétendant à l'honneur d'être belle,
De reproduire en foi le superbe modele
D'Hélène, qui jadis embrasa l'univers,
Etale en sa faveur trente charmes divers !
Que, la couvrant trois fois, chacun par intervalle,

Et le blanc & le noir & le rouge mêlés
Offrent autant de fois aux yeux émerveillés,
D'une même couleur la nuance inégale.
Puis que neuf fois envers ce chef-d'œuvre d'amour,
La nature prodigue, avare tour à tour,
Dans l'extrême opposé, d'une main toujours sûre,
De ses dimensions lui trace la mesure.
Trois petits riens encore, elle aura dans ses traits,
D'un ensemble divin les contrastes parfaits.
Que ses cheveux soient blonds, ses dents comme l'ivoire ;

Que sa peau d'un lys pur surpasse la fraîcheur :
Tel que l'œil, les sourcils, mais de couleur plus noire.

Que son poil des entours relève la blancheur.
Qu'elle ait l'ongle, la joue & la levre vermeille ;
La chevelure longue & la taille, & la main ;
Ses dents, ses pieds soient courts ainsi que son oreille ;

Elevé soit son front, étendu soit son sein :
Que la nymphe sur-tout, aux fesses rebondies,
Présente aux amateurs formes bien arrondies ;
Qu'à la chute des reins, l'amant sans la blesser,
Puisse de ses deux mains fortement l'enlacer ;
Que sa bouche mignonne & d'augure infallible,
Annonce du plaisir l'accès étroit, pénible ;
Que l'anus, que la vulve & le ventre assortis,
Soient doucement gonflés & jamais aplatis.
Un petit nez plait fort ; une tête petite,
Un tetin repoussant le baiser qu'il invite ;
Cheveux fins, levre mince, & doigts fort délicats
Complètent ce beau tout qu'on ne rencontre pas.

C'est d'après ce tableau de comparaison qu'on procède à l'examen ; mais comme depuis Héleue, il ne s'est point trouvé de femme qui ait réuni ces trente grains de beauté, on est convenu qu'il suffiroit d'en avoir plus de la moitié, c'est-à-dire au moins seize. Chaque couple vient successivement à la discussion, & donne sa voix à l'oreille de la Présidente qui les compte & prononce. Toutes furent en ma faveur, & après avoir reçu successivement l'accolade par un baiser à la florentine, je fus ramenée, & l'on me donna le vêtement de novice, dans lequel je parus avec Mad. de Furiel. Alors, me jettant aux pieds de la Présidente, je prêtai entre ses mains le serment de renoncer au commerce des hommes, & de ne rien révéler des mystères de l'assemblée, puis elle sépara en deux moitiés un anneau d'or, sur chacune desquelles Mad. de Furiel & moi écrivirent respectivement notre nom avec un poinçon ; elle rejoignit les deux parties en signe de l'union qui devoit régner entre mon institutrice & moi, & me mit cet anneau au doigt annulaire de la main gauche. Après cette cérémonie, nous fûmes prendre notre place sur le carreau qui nous étoit destiné, afin d'entendre le discours de vêtue que devoit suivant l'usage m'adresser la Présidente. Ce morceau d'éloquence est trop précieux pour ne le pas rapporter ici dans son entier.

APOLOGIE de la secte Anandrine, ou Exhortation à une jeune tribade.

Femmes, recevez-moi dans votre sein, je suis digne de vous.

Ces paroles sont tirées de la *seconde lettre aux femmes*, par Mlle d'Eon.

C'est ainsi que naguère s'écrioit celle dont vous voyez le buste pour la première fois offert à vos hommages ; cette fille, l'honneur de son sexe, la gloire du siècle, & par la réunion de ses talens divers, peut-être la plus illustre qui ait jamais existé, qui existera jamais ; la plus digne sur-tout de figurer ici, d'occuper une prééminence que je ne dois qu'à l'indulgence de l'assemblée. Ce tendre épanchement, cet élan rapide, cette bouillante ardeur, ces mouvemens impétueux qui ramènent Mlle d'Eon vers son sexe, sont d'autant plus honorables pour lui, que, travestie en homme dès le berceau, crue homme, éduquée en homme, ayant vécu continuellement avec des hommes, elle en a contracté les goûts, les allures, les habitudes ; elle en a conquis, pour ainsi dire, tous les talens, tous les arts, toutes les vertus, sans

se fouiller d'aucun de leurs vices : investie de leur corruption, elle a toujours conservé la pureté de son origine. Au collège dans les festins, dans les parties de plaisir les plus licencieuses ; à la Cour, au milieu des camps, & quelquefois obligée de partager la couche avec un sexe étranger, elle a résisté à tant de tentations dangereuses, & jusqu'à ce qu'elle pût avoir une compagne, a trouvé en elle-même une jouissance préférable à celles dont l'attrait puissant l'aiguillonnait sans cesse. Graces vous en soient rendues, ô déesse auguste, qui présidez à nos mystères ! Et vous, ma chère enfant, à qui cette exhortation s'adresse principalement, puissiez-vous profiter d'un si grand exemple ! Echappée dès votre tendre jeunesse, aux séductions des hommes, goûtez le bonheur de vous trouver réunie au sein de vos pareilles, bonheur après lequel Mlle d'Eon, commandée par les circonstances, a soupiré si long-tems en vain.

Au reste, la secte anandrine n'est pas comme tant d'autres, qui ne sont fondées que sur l'ignorance, l'aveuglement & la crédulité ; plus on en étudie l'histoire & les progrès, plus on augmente pour elle de vénération, d'intérêt & d'attachement. Ainsi donc, je vous en ferai voir d'abord l'excellence ; puis (on pratique mal ce qu'on ne connoît pas bien : *la lettre tue & l'esprit vivifie* ;) je veux augmenter votre zèle en l'éclairant, en vous apprenant l'importance & l'étendue de vos devoirs : enfin la récompense au bout du terme, est ordinairement ce qui soutient l'athlète dans la carrière. Je vous en propose une, non pas, comme tant d'autres, propre à satisfaire uniquement l'orgueil, l'avarice, la vanité, mais à remplir votre cœur tout entier ; c'est le plaisir. Je vous peindrai ceux que nous goûtons. Telle est la division naturelle de ce discours.

O Vesta ! divinité tutélaire de ces lieux, remplis-moi de ton feu sacré ; fais que mes paroles aillent se graver en traits de flamme dans le cœur de la novice qu'il s'agit d'initier à ton culte : puisse-t-elle s'écrier avec autant de sincérité & d'ardeur que Mlle d'Eon ! *Femmes, recevez-moi dans votre sein, je suis digne de vous.*

PREMIERE PARTIE.

L'excellence d'une institution se détermine principalement par son origine, par son objet, par les moyens, par les effets.

L'origine de la secte anandrine est aussi ancienne que le monde. On ne peut douter de sa noblesse, puisqu'une déesse en fut la fondatrice ; & quelle déesse ! la plus chaste, dont l'élément, qui purifie tous les autres, est le symbole. Quelque contraire que cette secte soit aux hommes, auteurs des loix, ils n'ont jamais osé la proscrire ; même le plus sage, le plus sévère des Législateurs l'a autorisée. Lycurgue avoit établi à Lacédémone une école de tribaderie, où les jeunes filles paroissoient nues ; & dans ces jeux publics, elles apprenoient les danses, les attitudes, les approches, les enlacements tendres & amoureux ; les hommes assez téméraires pour y porter les regards, étoient punis de mort. On retrouve cet art réduit en système, & décrit avec énergie dans les poésies de Sapho, dont le nom seul réveille ce que la Grece avoit de plus aimable & de plus enchanteur. A Rome, la secte anandrine recevoit dans la personne des vestales des honneurs presque divins. Si nous en croyons les voyageurs, elle s'est étendue dans les pays les plus éloignés, & les Chinoises sont les plus fameuses tribades de l'univers. Enfin cette secte s'est perpétuée sans interruption jusqu'à nos jours ; point d'état, où elle ne soit tolérée, point de religion où elle n'existe, sauf la juive & la musulmane. Chez les Hébreux, le célibat étoit odieux, & les femmes frappées de stérilité étoient déshonorées ; mais cette nation, toute terrestre & grossière, n'avoit pour but que de *croître & de multiplier*, et les Juifs devinrent un si vilain peuple, que Dieu fut obligé de le renier. Quant à la religion musulmane, on peut regarder encore les ferrails qu'elle favorise, comme une tribaderie mitigée.

Il est vrai que l'objet de cette institution, chez les Turcs, est moins de propager le culte de notre déesse, que d'exciter la brutalité du maître de tant de belles esclaves renfermées ensemble pour ses plaisirs. On raconte que le Grand Seigneur actuel, lorsqu'il veut procéder à la formation d'un héritier de l'Empire, fait ainsi rassembler toutes les femmes, dans un vaste salon du ferrail destiné à cet usage, & appelé, par cette raison, la *piece des Tours*. Les murs en sont peints à fresque, & toutes les figures de femmes de grandeur naturelle y représentent les postures, les attitudes, les accouplements et les groupes les plus lascifs. Les Sultanes se déshabillent nues, se mêlent, s'entrelacent, réalisent & diversifient, sous les yeux du despote blazé, ces modèles qu'elles surpassent par leur agilité. Quand, l'imagination bien allumée par ce spectacle, il sent se ranimer ses feux engourdis, il passe dans

le lit de la favorite préparée à le recevoir, & opere des merveilles. En Chine, les vieux Mandarins se servent du même secours, mais d'une manière différente. Aux ordres de l'époux les actrices y sont accouplées dans des bancs à jour ; là, mollement suspendues, elles se balancent & s'agitent sans avoir la peine de se remuer, & le paillard, les yeux ardents, ne perd rien de ces scènes lubriques Jusqu'à ce qu'il entre lui-même en action. En ce sens, même chez les Juifs maudits, la tribaderie fut introduite. Sans cet usage, qu'auroit fait Salomon de ses trois mille concubines ? & suivant les anecdotes secrètes de quelques Rabbins plus véridiques, le Roi Prophète, le saint Roi David, ne se servoit des jeunes Sunamites, qu'il mettoit dans son lit, que pour ranimer sa chaleur prolifique, en les faisant tribader par dessus son corps. Mais il faut l'avouer, cette destination, ce mélange d'exercices mâles profanoit une si belle institution. C'est en Grece, c'est à Rome, c'est en France, c'est dans tous les Etats catholiques, qu'on en faisoit l'objet en grand & dans son véritable esprit. Dans les séminaires de filles établis par Lycurgue, le vœu de virginité n'étoit pas perpétuel ; mais elles s'y épuroient le cœur de bonne heure, & habitant uniquement entre elles, jusqu'à ce qu'elles se mariaient, elles y contractoient une délicatesse de sensations, après laquelle elles soupiroient encore même dans les bras de leurs époux ; &, quittes de leur rôle qui les appelloit à la maternité, elles revenoient toujours à leurs premiers exercices. Rien de si beau, rien de si grand que l'institution des Vestales à Rome. Ce Sacerdoce s'y monroit dans l'appareil le plus auguste : garde du Palladium, dépôt & entretien du feu sacré, symbole de la conservation de l'Empire : quelles superbes fonctions ! Quel brillant destin ! Nos monasteres du sexe dans l'Europe moderne, émanation du college des Vestales, en font le sacerdoce perpétué, mais n'en présentent plus malheureusement qu'une foible image, par le mélange de pratiques minutieuses & de formules puériles. D'un autre côté, les Vierges n'y sont point assujetties au servile mécanisme de l'entretien d'un feu matériel ; leur rôle vraiment sublime est de lever sans cesse des mains pures vers le ciel, pour en attirer les bénédictions sur l'Empire. Si leur ferveur s'éteint par une passion criminelle vers l'homme, dont la preuve sont les suites trop palpables d'une défloration évidente, elles ne sont pas punies de mort, mais subissent des peines canoniques plus terribles, vu leur raffinement & leur durée. Comment donc, malgré les périls qui l'entourent, l'établissement s'est-il soutenu ? Par ces moyens simples, faciles, efficaces, attrayans.

Une jeune novice est-elle tourmentée d'un prurit libidineux de la vulve ? Elle a dans sa propre organisation de quoi l'appaiser sur le champ ; la nature l'y conduit machinalement, comme dans toutes les autres parties du corps, où elle lui fait porter les doigts, afin, par un agacement salutaire, d'en supprimer ou suspendre les démangeaisons. Lorsque, par cet exercice fréquent, les conduits irrités & élargis ont besoin de secours plus solides ou plus amples, elle les trouve dans presque tout ce qui l'environne, dans les instrumens de ses travaux, dans les ustenciles de sa chambre, dans ceux de sa toilette, dans ses promenades & jusques dans les comestibles. Par une heureuse confiance, ose-t-elle bientôt faire part de ses découvertes à une camarade aussi ingénue qu'elle ? Toutes deux s'éclairent, s'aident réciproquement ; elles s'attachent l'une à l'autre, elles se deviennent nécessaires, elles ne peuvent plus s'en passer ; elles ne font qu'une ame & qu'un corps. Alors la vie ascétique leur paroît préférable à toutes les vanités du siècle ; les haïres, les cilices, ces instrumens de pénitence sont convertis en instrumens de volupté ; les jours de discipline générale & publique, si effrayans pour les gens du monde, qui ne s'attachent qu'au nom, deviennent, par ces accouplemens multipliés, des orgies aussi délicieuses que les nôtres ; car la flagellation est un puissant véhicule de lubricité, & c'est sans doute des couvens que cet exercice est passé dans les écoles des courtisannes qui l'enseignent à leurs élèves, comme un agent victorieux, propre à ressusciter au plaisir les vieillards & les libertins anéantis.

Quoi qu'il en soit, doux art de la tribaderie ! tes effets sont tels que la Nonnette quitte pour toi, biens, amis, parens, pere, mere ; qu'elle renonce aux propriétés les plus riches, aux jouissances les plus recherchées, aux affections les plus impérieuses, les plus innées dans le cœur de l'homme, aux plaisirs de l'hyménée si vantés, & qu'elle trouve dans toi la félicité suprême. Oh ! que tes charmes sont grands, que tes attraits sont puissans ! puisque tu dissipes les ennuis du cloître, tu rends la solitude ravissante, tu transformes cette prison odieuse en palais de Circé & d'Armide.

En voilà suffisamment, ma chere fille, pour vous faire connoître l'excellence de la secte anandrine. Je ne veux pas trop fatiguer votre attention ; il est tems de vous en apprendre les devoirs, objet le plus essentiel de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Point d'institution humaine qui n'ait pour objet ou l'utilité ou l'agrément ; qui ne procure des avantages, ou ne donne des jouissances : il en est qui réunissent les deux, & c'est le comble de la secte anandrine, envisagée sous le point de vue sublime, où je vous l'ai présentée, dans la fondation du college des Vestales & des colleges religieux du sexe, qui lui ont succédé & sont en honneur aujourd'hui dans notre rite. Il faut l'avouer, notre société, dont il s'agit en ce moment, ma chere fille, n'a pas ce degré de mérite ; elle n'a pour principal & unique but que le plaisir ; mais, pour l'obtenir, il y a une marche, des moyens, des obligations, ou, pour tout dire en un mot, des devoirs à remplir. Les uns tendent à la conservation de la société, car sans elle, les effets manqueroient ; les autres à en maintenir l'harmonie, car dans le trouble & le désordre on ne jouit point, ou l'on jouit mal ; les derniers à l'étendre & à la propager, car rien de bien fait sans ce goût, cette ferveur, ce zèle, qui, semblable à l'élément dont vous avez l'image sous les yeux, toujours en activité gagne & absorbe tout ce qui l'environne. Reprenons & développons ces trois vérités, afin de vous les bien inculquer dans la mémoire & dans le cœur.

Hommage d'abord à la fondatrice de notre culte, à Vesta, dont la statue constamment présente à nos assemblées & suspendue sur nos têtes, est le garant de sa protection toujours subsistante, de sa vengeance toujours prête à éclater contre les prévarications & les infidélités. Invoquons-la souvent, non par de vaines prières, mais par des sacrifices & des libations. Point d'intempérie de langue : sagesse, réserve à l'égard de ce qui se passe dans nos assemblées ; discrétion, silence parfait sur les mystères de la déesse, pour ne point éveiller la jalousie & l'envie ; soumission absolue à ses lois, qui vous seront expliquées, soit par celle occupant ma place dans les assemblées, soit par la mère aux soins de laquelle vous êtes confiée, & qui est chargée de vous diriger dans la vie privée ; mais sur-tout guerre vive & déclarée, guerre perpétuelle aux ennemis de notre culte, à ce sexe volage, trompeur & perfide, ligué contre nous, travaillant sans relâche à détruire notre établissement, soit à force ouverte, soit sourdement, & dont les efforts & les ruses ne peuvent être repoussés que par le courage le plus intrépide, que par la vigilance la plus infatigable.

Au reste, il ne suffit pas qu'un édifice soit établi sur des fondemens solides & durables, qu'il soit écarté des élémens destructeurs, & défendu contre les dangers qui peuvent le menacer ; il faut encore qu'il offre aux regards de belles proportions, un accord, un ensemble, le grand mérite des chefs-d'œuvres d'architecture. Il en est de même de notre édifice moral : la tranquillité, l'union, la concorde, la paix en doivent faire le principal appui, l'éloge aux yeux des profanes ; qu'ils ne voient en nous que des sœurs, ou plutôt, qu'ils y admirent une grande famille, où il n'y a d'autre hiérarchie que celle établie par la nature même pour sa conservation, & nécessaire à son régime. La bienfaisance envers tous les malheureux doit être une vertu découlant de nos mœurs douces & liantes, de notre cœur aimant par essence ; mais c'est à l'égard de nos confrères, de nos élèves, qu'elle doit se déployer. Communauté entière de biens ; qu'on ne distingue pas la pauvre de la riche ; que celle-ci se plaise, au contraire, à faire oublier à celle-là qu'elle fut jamais dans l'indigence. Lorsqu'elle la produit dans le monde, qu'on la remarque à l'éclat de ses vêtemens, à l'élégance de sa parure, à l'abondance de ses diamans & de ses bijoux, à la beauté de ses courriers, à la rapidité de son char ; qu'en la voyant on la reconnoisse, on s'écrie : c'est une élève de la secte anandrine ! voilà ce que c'est que de sacrifier à *Vesta* ! c'est ainsi que vous en attirerez d'autres, que vous ferez germer dans le cœur de vos pareilles, qui l'admireront, le desir, en l'imitant, de jouir de son sort.

Ce zèle expansif pour la propagation du culte de la déesse, doit principalement dévorer une tribade véritable ; elle voudroit que tout son sexe, si c'étoit possible, participât au même bonheur qu'elle ; du moins telles sont toutes celles que j'envisage ici, & dont une énumération rapide contribuera, ma chère fille, à votre édification, plus que tout ce que je pourrois ajouter sur cette matière.

Vous voyez d'abord deux femmes de qualité, philosophes^[11], s'arrachant à l'éclat & aux honneurs de la Cour, aux attraits plus enchanteurs des hautes sciences, qu'elles cultivent avec tant de goût & de succès, pour venir dans nos assemblées, imiter la *simplicité de la colombe*, cet oiseau si cher à Venus, si ardent dans ses combats.

A côté d'elles est la femme d'un magistrat, si-non célèbre, au moins fameux, pendant plusieurs années^[12] ; mais qui, dédaignant de s'affocier à la renommée de son mari, s'arrachant aux caresses conjugales, aux délices

de la maternité, s'est élevée au-dessus de tout respect humain, afin de se livrer, avec plus de recueillement & sans relâche, au culte de notre société & à ses travaux.

Sa voisine est une Marquise^[13] adorable, luttant avec elle d'enthousiasme pour la secte anandrine ; bravant tous les préjugés, franchissant dans les brûlans accès de la nymphomanie, ce que les indévots à notre culte appellent toutes les bienséances, toute honnêteté publique, toute pudeur ; comme le maître des dieux, subissant même quelquefois les métamorphoses les plus obscures^[14] pour faire des profélytes à la déesse.

Celle, dont le front est ceint d'une double couronne de myrthes & de lauriers, est la Melpomene moderne, l'honneur du théâtre françois^[15], qui, depuis près de trois lustres qu'elle s'en est retirée, y a laissé un vuide non encore rempli & peut-être irréparable. Aujourd'hui, chargée de l'institution du fils d'un Souverain^[16], elle voit à ses pieds les Grands de cette Cour. Trop instruite par une longue expérience, par des maladies cruelles, du danger du commerce des hommes, elle en dédaigne & les hommages & les soupirs. Sous prétexte de former son pupille, elle partage son tems entre le séjour de la Germanie & de cette capitale : elle vient se délasser de ses importantes occupations dans notre sein, avec une ferveur toujours nouvelle.

Nous possédons encore sa digne émule, la Melpomene de la scène lyrique^[17] ; grande actrice, elle étoit en outre cantatrice délicieuse ; elle nous passionnoit par les accents de sa voix enchanteresse : esprit enjoué & malin, elle répand avec autant de facilité que de graces, les bons mots, les saillies, les sarcasmes. Entourée de ce que la ville & la Cour avoient de plus séduisant, elle a succombé à son tour. Aujourd'hui c'est une brebis égarée, rentrée au bercail de la déesse : dans la maturité de l'âge, elle cherche à faire oublier les égaremens de sa jeunesse.

Vous passerois-je sous silence, illustre étrangère^[18], & l'amitié qui nous lie m'empêcherait-elle de vous rendre justice, de publier comment vous avez préféré aux bienfaits, à l'amour d'un Prince, frere d'un grand Roi^[19] les affections plus douces & plus vives de votre sexe ? Vous avez repoussé ses embrassemens augustes pour mes embrassemens.

Vous ne serez point oubliée, novice prématurée^[20], qui profitant des grands exemples qui vous étoient offerts, avez marché à pas de géant dans

la carrière, & avant l'âge avez mérité de monter au premier degré.

Je crois, sans amour-propre, pouvoir me citer après tant d'autres, & ne seroit-ce pas faire injure au choix de l'assemblée, si, nommée par elle pour la présider, je m'avouois sans talent & sans capacité ? On fait le sacrifice que je viens de faire tout récemment^[21], pour me livrer toute entière au penchant qui m'a toujours dominée, & dont je fais gloire.

Tels sont, ma chère fille, les grands modèles que vous avez à imiter. Vous y ferez encore mieux encouragée, quand je vous aurai fait la peinture des plaisirs qu'on goûte dans notre société.

TROISIÈME PARTIE.

Par la malheureuse condition de l'espèce humaine, nos plaisirs sont pour l'ordinaire passagers & trompeurs : ils sont au moins futiles, vains & courts. On les poursuit, on les obtient avec peine, on en jouit avec inquiétude, & ils entraînent le plus souvent après eux des suites funestes. A ces caractères on reconnoit principalement ceux que l'on goûte dans l'union des deux sexes. Il n'en est pas de même des plaisirs de femme à femme : ils sont vrais, purs, durables & sans remords. On ne peut nier qu'un penchant violent n'entraîne un sexe vers l'autre ; il est nécessaire même à la reproduction des deux ; & sans ce fatal instinct, quelle femme de sang-froid pourroit se livrer à ce plaisir, qui commence par la douleur, le sang & le carnage ; qui est bientôt suivi des anxiétés, des dégoûts, des incommodités d'une grossesse de neuf mois ; qui se termine enfin par un accouchement laborieux, dont les souffrances sont la mesure, & le point de comparaison de celles dont on ne peut calculer ou exprimer l'excès ; qui vous tient pendant six semaines en danger de mort, & quelquefois est suivi, durant toute une longue vie, de maux cruels & incurables. Cela peut-il s'appeller jouir ? Est-ce là un plaisir vrai ? Au contraire, dans l'intimité de femme à femme, nuls préliminaires effrayans & pénibles, tout est jouissance : chaque jour, chaque heure, chaque minute, cet attachement se renouvelle sans inconvénient : ce sont des flots d'amour, qui se succèdent comme ceux de l'onde, sans jamais se tarir ; ou, s'il faut s'arrêter dans ce délicieux exercice, parce que tout a un terme, & qu'à la fin le physique cesse de répondre aux épanchemens de deux âmes si étroitement unies, on se quitte à regret, on se recherche, on se retrouve, on

recommence avec une ardeur nouvelle, loin d'être affoibli, irrité par l'inaction.

Les plaisirs de femme à femme sont non-seulement vrais, mais encore purs & sans mélange. Indépendamment des maux physiques, précédant, accompagnant & suivant les plaisirs de cette espèce entre homme & femme, d'où l'on peut leur refuser justement la qualification de vrais, il est des maux que j'appelle moraux, parce qu'ils affectent l'âme spécialement, qu'ils troublent & empoisonnent ces jouissances. Je ne parle pas des combats continuels imposés dans nos mœurs à une jeune fille, pour recéler, dissimuler sa passion ; pour repousser les caresses d'un homme aimable, qu'elle provoqueroit, qu'elle agaceroit, entre les bras de qui elle se précipiteroit si elle cédoit à l'impulsion de son cœur. Je suppose, ce qui n'arrive que trop fréquemment, qu'elle ait succombé ; la voilà dans les ravissements, dans les extases : ne faut-il pas qu'elle use de stratagème, afin d'éviter la fin même de la nature, la conception ? Si elle s'oublie une seconde, il est trop tard, elle porte dans son propre sein le témoin de sa faute, un accusateur qui la confond. Que de soins, que d'inquiétudes, que de tourmens, si elle veut dérober ce fatal mystère ! & fasse le ciel, qu'afin d'éviter le déshonneur, elle ne soit pas forcée de recourir au plus affreux des crimes !

Je fais que, dans l'hyménée, ces inconvéniens sont supprimés ; mais il en entraîne d'autres : le plus grand & le plus inévitable, c'est le dégoût du mari. La facilité, la répétition de la jouissance de l'objet le plus enchanteur, rassasient l'homme à la longue, à plus forte raison quand il est époux, c'est-à-dire, attaché par un lien indissoluble, & que le plaisir est pour lui un devoir. C'est ce qu'avouoit un de nos agréables^[22] les plus vantés, qui croyoit ne perfliffler qu'en Petit-maître, & parloit en Philosophe. Possesseur d'une femme, au printems de l'âge, réussissant tous les attraits, toutes les graces, tous les talens, toutes les vertus, lorsqu'on lui reprochoit de la délaisser pour des prostituées, il répondoit : *Rien de plus vrai ; mais elle est ma femme.*

Sans doute il est des consolateurs & des consolations pour une pareille Ariadne. Les plaisirs furtifs & défendus n'en sont que plus attrayans ; encore faut-il que le mari ne soit pas un de ces *eunuques au milieu du ferrail, n'y faisant rien & nuisant à qui veut faire*^[23], que la jalousie ne s'en mêle pas ; autrement c'est un enfer. Cette passion peut exister aussi entre tribades : elle

est même inséparable de l'amour ; mais quelle différence, puisqu'elle ne sert chez nous qu'à l'aiguïser, & tourne presque toujours au profit de la jouissance ! Oui, c'est ce sentiment qui donne à nos plaisirs une solidité, une durée, dont ceux des hommes ne sont pas susceptibles.

En effet, imaginons la femme la plus chérie & la mieux fêtée de son époux ou plutôt de son amant ? A chaque caresse qu'elle en reçoit, elle doit craindre que ce ne soit la dernière, au moins y est-elle un acheminement. Les baisers décolorent le visage, les attouchemens flétrissent la gorge, le ventre perd son élasticité par les grossesses ; les charmes secrets se délabrent par l'enfantement. Par quelle ressource la beauté ainsi dégénérée, rappellerait-elle l'homme qui la fuit ? Je me trompe, il lui est toujours attaché : il n'a point cessé de l'aimer, le cœur brûle encore pour elle ; mais la nature s'y refuse ; elle est dans la langueur, dans la froideur, dans l'engourdissement : tout l'hommage qu'il peut rendre à son amante, c'est de ne lui être point infidèle, c'est de ne point chercher à retrouver ailleurs ses facultés. Cruel état pour tous deux ! Perspective affligeante pour l'amour-propre d'une femme, qui, seule, quand je ne connoîtrois pas les caprices, la fausseté, les trahisons, les noirceurs des hommes, me feroit renoncer à jamais à leur commerce !

Chez les tribades, point de ces contradictions entre les sentimens & les facultés : l'ame & le corps marchent ensemble ; l'une ne s'élance pas d'un côté, tandis que l'autre se porte ailleurs. La puissance fuit toujours le desir. De là, sans doute, sans approfondir davantage la cause de notre constance, recevant & donnant toujours du plaisir, pourquoi changer ? Car, il faut l'avouer & être juste, l'inconstance découle de la constitution, de l'essence même de l'individu viril. Il est souvent nécessité de quitter ; la diversité des objets lui est d'une ressource infinie : il double, il triple, il quadruple, il décuple ses forces : il fait avec dix femmes ce qu'il lui seroit impossible de faire avec une. Cependant il foiblit insensiblement ; l'âge le mine & l'use. Il n'en est pas de même de la tribade, chez qui la nymphomanie s'accroît en vieillissant. C'est une fureur : elle devient alors de *succube*, *incube* ; c'est-à-dire de patiente, agente. Elle monte au grade de mere, & forme une élève à son tour. Ce choix mérite beaucoup de soin. Est-il fait, a-t-elle trouvé l'objet qui lui convient, cette autre moitié d'elle-même, à laquelle elle s'unit bientôt par sympathie, elle ne l'abandonne plus ; elle veille sur elle avec

cette jalousie douce & inquiete, que donne ordinairement la crainte de perdre un bien unique & précieux, & qui tient plutôt de la tendresse maternelle, que de cette passion effrénée des hommes. Aussi ce sentiment chez une tribade, bien loin d'éloigner d'elle son élève, la lui attache de plus en plus & rend leur amour imperturbable. Mais des plaisirs ainsi continués sont encore sans aucun remords, & c'est là le comble de la félicité. Comment en aurions-nous ? Le plaisir de la tribaderie nous est inspiré par la nature : il n'offense point les loix ; il est la sauve-garde de la vertu des filles & des veuves ; il augmente nos charmes, il les entretient, il les conserve, il en prolonge la durée ; il est la consolation de notre vieillesse ; il seme enfin également de roses sans épines, & le commencement & le milieu & la fin de notre carrière. Quel autre plaisir peut être assimilé à celui-là ? Hâtez-vous, ma chère fille, de le goûter ; puissiez-vous après l'avoir reçu longtemps, longtemps le communiquer aussi, & toujours répéter avec le même goût : *Femmes ! conservez-moi dans votre sein : je suis digne de vous.* ,

Après le discours, la déesse remonta & disparut ; l'on retira les postes, les gardiennes, les *Thuriferes* : on laissa s'éteindre le feu & l'on passa au banquet dans le vestibule. Cependant les profanes ne pouvoient y venir pour servir, & son passoit les ustenciles de table, les plats, les vins &c. par des tours où les novices les prenoient & faisoient le service. Au dessert l'on but les vins les plus exquis, sur-tout des vins grecs ; on chanta les chansons les plus gaies & les plus voluptueuses, la plupart tirées des opuscules de Sapho ; enfin, quand toutes les tribades furent en humeur & ne purent plus se contenir, on rétablit les postes ; on ralluma le feu, & l'on passa dans le sanctuaire pour en célébrer les grands mystères & faire des libations à la déesse, c'est-à-dire qu'alors commença une véritable orgie...

Depuis près de quinze mois je résidois dans la petite maison de Mad. de Furiel : j'y étois entretenue dans l'appareil du luxe le plus propre à satisfaire la vanité, ma passion favorite ; d'ailleurs, je nageois dans tous les délices, dans tous les plaisirs : mon éducation étoit fort avancée, non-seulement par rapport aux premiers élémens, mais encore dans les arts d'agrément, Je ne parlois plus le langage du village ; je cousois, je brodois, je faisois de la tapisserie, du filet ; je dançois avec grace, je chantois proprement ; je pinçois de la harpe. Ces occupations diversifiées remplissoient mes loifirs, & les jours couloient rapidement. Il ne me manquoit rien en apparence ; je me

croyois la plus heureuse des femmes, lorsqu'une aventure bizarre me fit connoître la félicité suprême, & me plongea bientôt dans un abyme de maux.

La fameuse Bertin, marchande de modes de Mad. de Furiel, avoit ordre de me fournir tous les ajustemens de son ressort, & notre correspondance étoit fréquente. Une demoiselle de boutique affidée, alloit & venoit entre nous. Celle-ci profitoit de ses courses, pour se rendre, à la dérobée, chez son amant : c'étoit un coëffeur, nommé Mille, très joli garçon, tout jeune, d'une taille moyenne, & qu'à sa fraîcheur, à son coloris vermeil, on auroit pris volontiers pour une fille. Dans ses visites, il étoit naturel que sa maîtresse l'entretînt de l'objet qui lui procuroit la félicité d'avoir avec lui des entrevues fréquentes : elle lui en parla si souvent, & avec tant d'éloges de ma figure & de mes charmes, qu'elle lui alluma l'imagination, & qu'il devint amoureux de moi sur la seule description. Sa passion se fortifia tellement, qu'il n'y put tenir, & résolut de juger par lui-même de celle qu'il ne connoissoit encore qu'en idée. Il s'y prend adroitement : il fait porter sa curiosité moins sur moi que sur ma façon d'être, que sur le local que j'habitois : il propose à cette ouvrière, un jour qu'elle aura quelque mode à m'apporter, de le laisser se travestir sous ses habits, & de la lui confier. Sa maîtresse, bien fêtée jusques là, ne conçoit aucun soupçon, & dupe de cette tournure, elle y consent. Quelques jours après, Mlle Bertin l'ayant chargée d'un chapeau pour moi, elle va trouver Mille, elle lui arrange sa baigneuse, son manteau de lit & tous les autres accessoires féminins nécessaires à son déguisement, puis il prend à deux mains le carton énorme qui contenoit le chapeau, & part, tandis qu'elle se met dans son lit pour l'attendre. Il arrive ; on l'introduit auprès de moi. A son aspect : je témoigne ma surprise de voir un nouveau visage. La prétendue fille de modes me répond que sa camarade est malade & qu'elle est chargée de son département. Au surplus, elle se félicite de l'événement : elle a vu bien des dames, bien des demoiselles, elle en voit tous les jours ; mais jamais rien d'aussi charmant : c'est à juste titre qu'on appelle le lieu où j'habite un temple, puisque je suis une divinité. La louange est le poison de l'homme, à plus forte raison de la femme, & le mien par dessus tout. Cette oraison, prononcée du ton affectueux d'une dévote qui seroit au pied de l'autel, me plut singulièrement. Je prenois du chocolat : j'ordonnai qu'on en apportât

une seconde tasse pour son déjeuner, & je me mis à causer avec l'ouvrière que je trouvois pleine d'esprit & de sensibilité.

Dans le courant de la conversation elle me parla en ces termes :

„ Vous me paroissez, Mademoiselle, jouir du sort le plus fortuné, tel que vous le méritez ; cependant je trouve qu'il manque une chose essentielle à votre félicité. Je suis fâchée de vous voir sevrée du commerce des hommes. Assurément je n'aime point ce sexe, je n'ai jamais eu la moindre intimité avec aucun être mâle ; je n'en ai nullement le goût, & je ne pense pas qu'il me vienne ; mais on peut faire autre chose que de coucher avec eux. Enfin, c'est la moitié du genre humain pour laquelle nous sommes faites. Pourquoi vous priver de tant d'hommages que vous recevriez d'eux ? Votre amour propre ne seroit-il pas satisfait de voir à vos genoux tous ces roués aimables, dont abondent & la Cour & la ville ; de venger, par vos dédains, les autres femmes crédules dont ils abusent tous les jours ? “ Et sur ce que je lui répondis en riant qu'elle ne disoit pas vrai, qu'elle m'avoit l'air d'une grande libertine. „ Non, continua-t-elle, je vous parle comme si j'étois aux pieds de mon Confesseur, je n'ai point d'amant, je suis conformée même de façon à ne pouvoir guère goûter le commerce des femmes. Entre nous autres, nous n'avons rien de caché : si vous voulez, je vous montrerai quelque chose de fort extraordinaire. Je souhaiterois bien que vous m'estimassiez digne d'être attachée à vous, ou comme ouvrière, ou comme coëffeuze, ou comme femme de chambre : comptez que vous n'aurez jamais été si bien servie. „

Cette liberté, cette aisance de la part d'une subalterne, que je voyois pour la première fois, qui m'auroient indignée peut-être contre une autre, me plurent dans celle-ci, sans doute par une sympathie secrète, dont je ressentis déjà les effets sans en connoître la cause, surtout quand, s'approchant de moi, me prenant les mains, les caressant, les baissant, elle m'ajoute : „ Allons, laissez-vous toucher ; soyez ma petite maîtresse, ma souveraine ; recevez moi sous votre loi ; “ je me sentis dévorée d'un feu bien plus violent que tout ce que j'avois éprouvé jusqu'alors ; mais, ne paroissant encore que céder à la curiosité, je vais à la porte, je ferme le verrouil & lui dis en revenant : „ Voyons donc cette merveille, ce que vous savez faire. „ Elle joue un moment de timidité ; elle rappelle l'intervalle qu'il doit y avoir entre une ouvrière & moi ; elle s'étonne elle même de son effronterie : il ne faut

l'attribuer qu'à l'excès de la passion que lui ont tout à coup inspiré mes charmes : puis, bientôt devenue plus hardie, elle couvre ma gorge de ses baisers, prend ma main & la porte doucement à... „ Monstre, m'écriai-je, tu es un homme, & je suis perdue. „ Cependant ma main, retenue par une force magnétique, ne lâchoit point prise ; même pour arrêter la sienne qui faisoit des progrès & me rendoit les titillations ravissantes que je procurois au téméraire, en sorte que nous consommâmes tous deux réciproquement notre sacrifice ensemble, mais avec un tel spasme de ma part, que j'en restai en syncope. Ayant bientôt repris sa première vigueur, il profite de mon état pour entrer dans la route du vrai bonheur, & me livrer un assaut si terrible, que la douleur me rappella à la vie, J'allois crier, lorsque le plaisir fait expirer ma plainte sur mes lèvres. Quand, après plusieurs extases répétées presque coup sur coup, j'eus le loisir de me reconnoître & de parler, je voulus savoir à qui j'avois eu à faire, & comment il avoit ourdi cette intrigue. N'osant m'avouer quel il étoit, Mille me fit une histoire : il se dit fils de Mad. de Furiel. M'ayant apperçue plusieurs fois dans le carrosse de sa mere aux boulevards & dans sa loge aux spectacles, il s'est senti jaloux d'elle ; il est devenu amoureux fol de moi : ne sachant ni comment m'entretenir, ni comment me voir, instruit de l'impossibilité de parvenir à moi sous sa forme ordinaire, il a imaginé de corrompre quelqu'une de mes surveillantes. Ayant encore échoué, il s'est retourné du côté des ouvrières de mon service, & il bénit l'amour de lui avoir suggéré ce stratagème qui lui a réussi complètement. Il estime toutefois prudent que l'agente de son succès l'ignore : il va lui dire que j'ai été inexorable, & qu'il perd tout espoir. je dois, de mon côté, ne faire aucun reproche à la demoiselle & garder le plus profond silence. Il va se faire faire des habits de femme, & il s'introduira désormais de lui-même, aux heures & de la manière que je lui indiquerai. Je ne puis qu'approuver ces sages résolutions, & je le quitte, non sans lui témoigner mon desir de le revoir bientôt.

Mon premier soin fut de prétexter une incommodité, afin de me ménager quelques jours de repos, & par des lotions doucement astringentes, de dérober à la connoissance de Mad. de Furiel les vestiges des ravages que le monstre m'avoit causés. A ce soin dut bientôt en succéder un autre non moins essentiel : j'eus des vomissemens, des malaises, tous les symptômes de la grossesse ; des suppressions sur-tout, impossibles à cacher à mes femmes,

qui en rendirent compte à Mad. de Furiel, & l'alarmerent sur mon état : mais le plus difficile étoit de soutenir deux copulations, dont l'une m'étoit devenue également infipide & fatigante, par les efforts de l'autre trop attrayante, à laquelle se livroient avec emportement toutes mes facultés. Vous concevez que ces divers incidens ne pouvoient que préparer une femme si clairvoyante, à la découverte d'un mystere qui devoit éclater tôt ou tard.

De son côté, Mille, fort embarrassé à son retour, de témoigner à sa maîtresse sa reconnoissance telle qu'il en avoit la coutume, & telle qu'elle l'attendoit, fut obligé d'avoir recours à quelque mensonge, & de la laisser sortir du lit comme elle y étoit entrée. Elle se consola dans l'espoir que cela iroit mieux une autre fois. Même anéantissement ; elle ne put plus douter de son refroidissement, & que ce refroidissement ne vînt de quelque autre allure. Il s'agit de la découvrir. Ses soupçons ne portoient nullement sur moi, depuis ma réticence absolue, d'après ce que lui avoit dit son amant, d'après la persuasion où elle étoit qu'il n'étoit venu chez moi qu'une fois & sur-tout d'après le peu d'analogie qu'il devoit y avoir entre un coëffeur & une demoiselle aussi richement entretenue. Sans le hazard elle auroit donc été long-tems à espionner. Un matin qu'elle venoit m'apporter quelques modes, elle voit de loin sortir une fille, ressemblant beaucoup à Mille. Celui-ci ne pouvoit la distinguer dans sa Thérèse. Elle veut s'éclaircir : elle fuit par derriere la fille déguisée ; elle se confirme dans son idée, lorsqu'elle la voit entrer dans la rue, dans la maison, dans la chambre de Mille. Elle frappe, on ne répond point ; elle regarde par le trou de la serrure, elle le voit occupé à se déshabiller. Elle frappe plus fort ; il répond qu'on attende un moment. Enfin il ouvre. Quelle surprise lorsqu'il trouve sa maîtresse ! il rougit ; il lui demande excuse ; mais il ne favoit qui c'étoit. Il sort de son lit ; il a été incommodé toute la nuit ; il n'a eu que le tems de passer une robe de chambre. Elle n'est plus dupe de tous ses mensonges, dont elle connoît la fausseté ; elle trouve d'abord sur lui-même, sur sa chemise, des indices de son infidélité ; elle furete ensuite, & reproduit à ses yeux l'habillement qu'il vient de quitter & déposant trop bien contre lui ; elle fait semblant encore d'ignorer d'où il sort. Elle veut le favoir, elle ne lui accordera sa grace qu'à ce prix. Toute cette recherche étoit accompagnée d'un torrent d'injures, d'invectives, de menaces qui effraient ; il avoue tout pour en être quitte.

Elle n'a plus rien à apprendre, elle fort redoublant de fureur, & lui souhaite, pour dernier adieu, que Mad. de Furiel instruite de sa perfidie, lui en paie incessamment le salaire, & le fasse assommer dans les bras de sa conquête. Elle ne s'en tient pas à ce pronostic ; ayant laissé à l'infidèle quelques jours de repentir, sans qu'il en profite, elle se rend chez Mad. de Furiel, & l'instruit de ce qui se passe. Cette dénonciation, jointe à ce qui avoit précédé, est un coup de lumière pour celle-ci, qui ne doute plus d'être ma dupe ; mais elle en veut acquérir la preuve plus certaine. Elle avoit eu soin de se faire donner le signalement le plus exact de ce garçon travesti en fille. Elle s'en informe aux surveillantes, dont le rapport est parfaitement semblable. Elle donne ordre, la première fois que cette fille viendra, de la laisser passer sans aucune difficulté ; mais de venir l'avertir sur le champ. L'occasion ne tarda pas à se présenter d'obéir à Mad. de Furiel : on court l'instruire ; elle arrive. Nous étions enfermés dans mon boudoir ; elle en fait enfoncer les portes. Nous avions eu le tems de nous remettre en posture décente ; mais trop d'indices nous trahissoient ; notre silence, notre stupeur sur-tout, nous ne pouvions articuler une parole. Elle s'adresse à moi & s'écrie : „ Malheureuse, voilà donc comme tu tiens tes engagements, tes sermens ? voilà comme tu reconnois mes soins, tu payes mes bienfaits, tu me rends amour pour amour ! ingrate, as-tu pu t'oublier à ce point ? Et dans quels lieux ? Dans des lieux où tout auroit dû te rappeler à la reconnoissance, & te reprocher ton crime ; où tu ne pouvois faire un pas, porter un regard, étendre ta main, au loin, de près autour de toi, sur toi, sans rencontrer des marques de ma foiblesse & des preuves de ta perfidie ! Comment n'as-tu pas craint que cette ottomane même, théâtre infâme de tes plaisirs, ne s'animât tout-à-coup, ne se soulevât d'indignation, pour rejeter de son sein celle qui la souilloit, qui la pressoit par une prostitution abominable, dont jusques-là elle n'avoit jamais été le témoin & la complice ?... Au reste, c'est ma faute. Que pouvois-je attendre d'une fille, née de la boue, dont l'ame aussi basse que son origine, devoit nécessairement s'en ressentir. „ Alors elle se tut, oppressée par la vivacité de son apostrophe ; elle versa des pleurs, non de tendresse, mais de désespoir & de rage. Cependant j'étois revenue de ma première frayeur, & lui dis : „ Madame, je ne ferai point de mensonge ici. Je ne défavouerai pas ma faute, trop prouvée, que vous appelez un crime, Si c'en est un, c'est celui de la nature, c'est le vôtre, vous savez par votre propre expérience, qu'on ne peut se soustraire à son penchant, que les promesses ni

les fermens ne peuvent rien contre elle ; que tôt ou tard elle reprend son empire ; mais je me défendrai du crime plus réel d'ingratitude. Ce sentiment n'est point dans mon cœur, il est loin de moi. Je suis pénétrée de vos bontés ; je m'en souviendrai toute ma vie ; je voudrois les payer de mon sang, & si mes services vous sont agréables, je consens à vous les rendre jusqu'à mon dernier soupir, à être votre esclave : mais c'est tout ce que je puis faire, & je renonce autrement à tous vos bienfaits. Au surplus vous voyez que je n'ai point fait un choix indigne, & dont vous ayiez à rougir. *C'est le sort de mon sang de s'enflammer pour vous* : j'ai passé des bras de la mere dans ceux du fils... Mon fils ! qu'entends-je ? répond avec fureur Mad. de Furiel, jetant un regard terrible sur Mille. Est-ce que le scélérat auroit eu l'impudence d'imaginer une pareille fable ? Mon fils ! un vil coëffeur... ! „ A ces mots Mille, sentant qu'il n'y avoit plus à reculer, que tout le mystere étoit dévoilé, sans lui répondre, se précipite à mes genoux, convient de sa supercherie, m'en demande pardon, la rejette sur la crainte de me déplaire par un nom obscur & sa profession d'artisan ; cherche son excuse dans son amour, & se croit pardonné puisqu'il m'a plu. Frappée de cette découverte, je n'avois pas encore ouvert la bouche, mais mon silence ne pouvoit s'interpréter que favorablement. Mad. de Furiel, au comble de la rage, continue & termine de la sorte : „ Je pourrois vous faire infliger sur le champ la punition que vous méritez tous deux ; mais vous êtes des créatures trop méprisables à mes yeux, pour que je m'abaisse à la vengeance. Qu'on la dépouille de tout ce qui m'appartient ; qu'on lui rende ses habits de paysanne ; qu'on la mette à la porte avec son greluchon, & qu'elle aille bientôt obtenir ailleurs la correction réservée à ses pareilles. „ On exécute les ordres de ma bienfaitrice, je ne me déconcerte point, & d'un grand sang-froid je prens Mille sous le bras. „ Allons, mon ami, lui dis-je, je te pardonne ta ruse & la perte de ma fortune ; tu as de quoi m'en dédommager ; tu vaux mieux que tout ce qu'on m'ôte. Sortons au plutôt de cette moderne Sodôme, avant que la foudre du ciel tombe & l'écrase. „

Le coëffeur me conduit à son appartement ; il m'y recueille, il prend soin de moi. Cela va le mieux du monde pendant quelques jours, & peut-être aurions-nous vécu long-tems heureux ensemble, sans la fille de mode, sa premiere maîtresse. Outrée de perdre le fruit de sa méchanceté, de voir qu'elle a tourné contre ses propres vues, & au lieu de nous séparer, nous a

réunis plus étroitement, la jalousie s'accroît au point de venir souvent nous faire des scènes, des algarades qui alarmoient les voisins de Mille. Ils me prennent pour une catin des rues ; ils en portent des plaintes au Commissaire, & une belle nuit on vient m'arracher du lit de mon amant, pour me conduire à Saint-Martin.

Je ne vous peindrai point en détail, cette prison consacrée aux femmes de mauvaise vie, séjour aussi horrible que dégoûtant. Il suffira de vous la représenter comme la sentine de tous les vices, le théâtre de toutes les impudicités, où se débitent toutes les ordures, toutes les grossièretés, tous les juréments, tous les blasphèmes de la débauche la plus crapuleuse, & par fois la plus énergique. Heureusement ce n'est qu'un dépôt, un lieu de passage, pour aller à ce que nous appelions *la grande maison*, c'est à dire l'hôpital général. Il n'est sans doute aucun de vous, Messieurs, qui n'ait lu le court & magnifique éloge qu'en fait Mad. Gourdan, dans le chef-d'œuvre d'éloquence érotique qu'on a jugé digne d'être transmis à la postérité : il faut toutefois beaucoup rabattre de son enthousiasme. Ce lieu de correction, quoi qu'elle en dise, tout aussi abominable que le premier, ne seroit pas moins susceptible de corruption & au physique & au moral, si d'une part, il n'étoit plus vaste & plus aéré, & si, de l'autre, un Ministre patriote n'avoit imaginé, d'appliquer au travail tant de mains criminelles, & en préservant de l'oisiveté ces malheureuses captives, de faire tourner à l'avantage commun leur punition. Le Lieutenant général de police actuel, non moins homme d'Etat, a perfectionné ce plan que M. de Malesherbes n'avoit pu qu'ébaucher, & les salles immenses de l'hôpital, dont l'air pestilentiel eût autrefois corrompu la vertu la plus pure, si elle y fût entrée, sont devenues ; des laboratoires, sinon édifiants, au moins utiles. Au reste, comme j'étois grosse, ainsi que j'en fis la déclaration, qu'il fut aisé de vérifier, on me mit dans un quartier séparé. J'y fus traitée fort doucement ; j'y accouchai ; l'on me soigna très-bien jusqu'à mon parfait rétablissement, & l'on me renvoya : en sorte que je sortis heureusement de cette prison, presque sans la connoître que par oui-dire, Mais je n'avois pas le sol ; je n'avois point de hardes, rien à mettre en gages pour faire de l'argent, & je ne savois où donner de la tête, sur-tout quand après avoir été chez Mille, j'appris que, tourmenté par sa mégère, & pour se soustraire à ses persécutions, il s'étoit engagé avec un Seigneur étranger, & étoit parti pour la Russie. Il avoit vendu tous ses effets

& les miens ; il n'avoit pas daigné me donner le moindre secours, s'informer de moi, & m'avoit laissée dans le dénuement le plus absolu. Je compris alors, mais trop tard, la vérité de ce que m'avoit dit ma bienfaitrice, de la légèreté, de l'inconstance, de la perfidie, de la scélératesse des hommes ; je résolus bien de ne m'attacher à aucun de ma vie. Cependant il falloit exister, & je ne vis d'autre ressource que d'aller demander un asyle à Mad. Gourdan. Je ne connoissois guere encore Paris ; je ne favois point la demeure ni la rue de cette femme célèbre ; mais je m'imaginois que tout le monde devoit le savoir, & j'interrogeois tous les passans. Les uns ne me répondoient point, d'autres me rioient au nez ; les dévotes faisoient des signes de croix. Une d'elles, après cette s'imagrée, m'envifage, me prend la main & me dit „ Mon enfant, vous n'êtes pas faite pour aller là. J'ai pitié de votre ingénuité, bénissez la providence, & remettez vous en mes mains. Je vous placeraï mieux qu'en pareil lieu. Venez chez moi d'abord, & faites moi votre confession. „ Je la suivis non loin d'ici, dans la rue du Bacq, près des missions étrangères, où étoit son domicile. Je suis naturellement franche ; d'ailleurs je n'avois point eu le tems d'arranger une histoire ; j'étois pressée par le besoin. Je pris confiance en cette femme, & lui racontai de point en point tout ce qui m'étoit arrivé, dont au fond je n'avois nullement à rougir, puisque j'avois été entraînée dans mes divers déréglemens par une fatalité presque inévitable. De son côté, elle avoit des raisons pour être indulgente, & ne voyoit pas avec peine, par tout ce que je lui apprenois, que je n'en étois que plus propre à la destination qu'elle vouloit me donner.

Elle me dit à son tour, qu'elle s'appelloit Mad. Richard ; qu'elle étoit veuve & sans enfans, que son époux avoit été loueur de chaises à l'église des missions étrangères, d'où elle avoit eu occasion d'aller dans la maison, de faire connoissance avec ces Messieurs ; que, pour mieux s'insinuer auprès d'eux, elle avoit pris le parti de jouer le rôle de dévote ; qu'elle s'étoit attachée à l'un de ces gros bonnets & étoit devenue sa pénitente ; qu'ayant essayé dans une confession, d'éprouver ce que la chair pourroit sur lui, sous prétexte de lui exposer ses scrupules de la maniere dont son mari opéroit l'œuvre avec elle, c'étoit avec une vraie satisfaction qu'elle avoit reconnu qu'il n'étoit pas insensible ; ce qui l'encouragea, quoiqu'il l'eût beaucoup grondée cette fois, & lui eût enjoint d'être désormais plus réservée & d'abrégier pareils détails, à redoubler la seconde fois de lasciveté dans sa

description. Celle-ci, plus adroite, rouloit sur une infidélité commise envers son mari, en cédant enfin aux instances d'un galant, dont les séductions, l'avoient fait succomber. Elle s'aperçut que ce péché ne déplaisoit point tant au grave personnage, dans le cœur duquel se glissoit déjà, malgré lui, l'espoir d'être quelque jour aussi heureux ; il la réprimanda pourtant encore, mais avec moins de sévérité, l'appellant sa chère pénitente, & l'exhortant à venir souvent au tribunal de la pénitence, pour extirper ce malheureux penchant, qui l'entraînoit vers l'homme. Après avoir, par ces heureuses tentatives, ébranlé la vertu du ministre de Jésus-Christ, elle résolut de lui porter le dernier coup. Il s'agit d'un songe voluptueux. Ce n'est plus une fornication, un simple adultère, c'est un sacrilège, un inceste spirituel ; avec un Prêtre, avec un Religieux, avec son... elle n'ose achever, tant elle est effrayée de l'énormité de son crime, quoiqu'il n'ait point été réalisé & n'ait eu lieu qu'en rêve. Pour le coup, il oublie son rôle, ou plutôt il en use dans toute son étendue ; il veut savoir avec qui ; il la presse, il lui ordonne de la part de Dieu, qu'il représente, de ne n'avoir rien de caché. Enfin elle se rend à la volonté du ciel... C'est avec son confesseur qu'elle croyoit être couchée, c'est avec lui... Cet aveu étoit trop artificieusement préparé pour ne pas produire son effet. Il jette le trouble tout à-la-fois dans le cœur & l'âme du directeur ; il en perd la tête ; il balbutie, il ne fait ce qu'il dit, ni ce qu'il fait ; la chair se révolte avec une impétuosité qu'il n'avoit pas encore éprouvée, il cherche machinalement à la dompter, il s'agite, il tombe dans une frénésie délicieuse ; sa chair se tait, mais il rougit de sa victoire ; il n'a rien de plus pressé que de se débarrasser de la pénitente par une prompte absolution, & d'aller ensevelir sa honte dans sa cellule.

Celle-ci n'avoit rien perdu de ce qui se passoit : elle conçoit qu'il ne s'agit plus que de faire naître l'occasion d'un tête à tête avec lui, pour compléter sa séduction ; qu'il faut profiter du moment où son imagination est exaltée. Elle prétexte une maladie. On étoit dans la quinzaine de Pâques : elle envoie son mari prier son Confesseur de vouloir bien venir l'entendre. Il arrive en diligence ; elle étoit au lit, dans une grande propreté. Il l'interroge avec un vif intérêt sur son état. Elle n'en fait rien elle-même : ce sont des vapeurs, c'est une mélancolie profonde, une langueur générale, ou plutôt c'est un feu secret & dévorant. Ce n'est plus un songe, c'est une réalité continue : elle est atteinte d'une passion violente, qu'elle combat en vain, & cependant passion

d'autant plus folle, que, dans le cas même où la grace l'abandonneroit, où le démon l'emporteroit, ce feroit sans espoir de retour de la part de celui qui en est l'objet ; personnage grave, éminent en vertu, & qui ne daigneroit pas jeter les yeux sur elle. Elle se retourne en même tems ; elle offre à ce témoin, qui ne perdoit rien, une gorge ravissante & qu'elle a en effet assez belle, puis le regardant avec tendresse, elle continue ; „ Oui, vous voyez en moi, mon Pere, la plus coupable des pécheresses : c'est au tribunal de la pénitence même, c'est en déposant mes iniquités, que je m'en couvrois de nouveau, que je puisois un amour sacrilege incestueux. Ah ! que ne puis-je quitter les habits de mon sexe, prendre un habit religieux, aller vivre auprès de lui, le servir & ne le point quitter, & repaître au moins sans cesse mes regards du plaisir de contempler sa face vénérable : car il a l'air majestueux comme vous, le regard benin & doux, la voix onctueuse & touchante ; je crois le voir & l'entendre... Malheureuse ! qu'ai-je dit ! Hélas ! vous seriez inexorable comme lui... „ La déclaration de Phedre n'étoit pas plus directe & plus pressante ; celle-ci fut plus heureuse... „ Tu l'emportes, ma Richard, s'écrie le saint homme ; tu triomphes de cinquante ans d'austérités & de vertu... Tu me damnes ; mais quoi ! n'éprouvé-je pas depuis que je te connois, des maux au dessus de ceux qu'on ressent en enfer ? ne peux-tu pas me faire goûter des plaisirs au dessus des béatitudes du paradis ; ou plutôt, n'est ce pas l'être suprême qui manifeste ici sa volonté ? N'est-ce pas lui qui nous a donné cette sympathie mutuelle, qui nous est venue sans nous, que nous avons en vain combattue, & supérieure à tous nos efforts ? Sans doute il ne nous punira pas de son propre ouvrage. C'est lui qui parle ; ses voies sont impénétrables ; livrons-nous à son inspiration, reçois-moi dans tes bras ; que je te rende & la santé & la vie ; use de ce remede sans remords. Va ! le scandale est le seul mal de ces sortes d'unions : qu'un voile impénétrable dérobe la nôtre aux profanes & aux jaloux ! „ A ces mots il se rue sur elle avec une fureur indicible. Elle lui rend justice ; elle croit avoir eu son pucelage ; il sembloit absolument neuf au commerce des femmes, & n'en avoit la théorie que par ce qu'il en avoit appris en confession ou dans les casuistes. Elle fut obligée de le mettre dans la route du bonheur ; mais aussi, quand il y fut, quelle extase, quel ravissement ! il avoit cinquante ans de moins : il réitéra plusieurs fois, dans la même journée. Le lendemain, le surlendemain il la confessa encore.

Ce commerce duroit depuis près d'un mois, & son talent ne décroissoit point : elle ne fait s'il prenoit dans ses alimens de quoi le soutenir ; c'est très-vraisemblable. Quoi qu'il en soit, cela ne pouvoit durer : une fièvre inflammatoire s'empara de ce vieillard, & il succomba en peu de jours. Elle devint en même tems veuve de deux manieres. Son mari qui étoit ivrogne, se cassa la tête en revenant de la guinguette, & la débarrassa de lui ; mais le saint homme lui manquoit. Il avoit de bons bénéfices, & elle en auroit pu tirer parti. Elle n'en eut pas le tems. Elle étoit de nouveau intriguée sur quel autre Confesseur jeter son plomb pour le remplacer, lorsque la providence vint à son secours.

Un jour elle voit entrer dans sa chambre un confrere du défunt, un grand chapeau, c'est-à-dire, un béat dans toute la force du terme, qui étoit chargé des consciences & des aumônes de la plupart des dévotes, de haut parage du quartier. Elle le connoissoit de vue : elle lui avoit même parlé quelquefois par occasion ; mais il lui avoit toujours déplu par son extérieur. C'étoit un échalas ; maigre, sans contenance, d'une figure blême, have, pénitente, qui la repouffoit. Il étoit l'ami du défunt : il avoit reçu ses derniers soupirs & ses remords en confession, ce qui lui avoit donné une connoissance détaillée de son intrigue avec Mad. Richard, & fait naître le desir d'en tirer parti ; mais, afin de ne pas se compromettre, & de sonder avant le terrain à son aise, il avoit pris une tournure très-honnête. Il lui forge une histoire ainsi qu'il lui a depuis avoué : il suppose que son confrere a fait un testament, par lequel il laisse tout son bien à la maison ; mais à la charge de quelques legs particuliers, entre autres de vingt-cinq louis en faveur de Mad. Richard, pour raccommode de ses colliers, surplis ; & en même tems le caffard étale un rouleau d'or sur la table. L'effroi qu'il lui avoit inspiré par sa présence, se calme à cet aspect : : bientôt ils entrent en pourparler, ils s'arrangent, & le défunt est oublié. Les aumônes des Duchesses pleuvent en abondance chez la loueuse de chaises, qui s'arrondit à merveille.

La maison des Millions étrangères, dont les chefs, répandus chez les grands Seigneurs du faubourg Saint-Germain, ne laissent pas que d'avoir un certain crédit par les femmes sous leur direction & par leurs entours, est sujette à une circulation continuelle de prédicateurs, d'écrivains ecclésiastiques, de jeunes Abbés de condition, de gros bénéficiers, d'Evêques. L'hypocrite connoît beaucoup de ces derniers. C'est un intrigant

adroit, qui, dans la sphere obscure, ne pouvant pas jouer un rôle par lui-même, a l'amour propre de se rendre nécessaire à ces Messieurs : il leur procure au besoin des Sermons, des Mandemens, des Grands-vicaires, des Bénéfices & même des filles, quand il les connoît à fond, & en est bien sûr. C'est Mad. Richard qui a ce département. Elle me dit qu'elle seroit peut-être bien-tôt chargée de pourvoir de maîtresse en regle un Prélat : qu'elle avoit jeté les yeux sur moi ; mais qu'auparavant il falloit connoître mon savoir-faire, ou me donner des instructions ; que d'ailleurs elle étoit surchargée de fatigue, depuis la perte d'une élève que lui avoit enlevé un jeune égrillard, & qu'elle avoit besoin que je la secondasse jusqu'à ce que je fusse mieux placée. Entrant alors dans une petite dissertation sur notre état, dont les principes solides & les vues fines ne m'ont point échappé, elle me dit :

„ Ne croyez pas qu'il faille traiter notre métier avec les dévots comme avec les gens du monde. A l'exception des vieillards & des libertins trop usés, il faut infiniment plus d'art & de talent auprès des premiers qu'auprès de ceux-ci, chez qui la passion, ou le goût au moins, précède pour l'ordinaire la jouissance, la rend plus délicieuse & en fait presque tous les frais. Il n'en est pas de même d'un caffard, paillard honteux, à qui chaque personne du sexe offerte successivement à ses regards, plaît tour-à-tour, parce qu'il n'en est aucune qui n'éveille ses sens : la circonstance seule détermine ses approches ; mais ce n'est qu'en couchant avec lui qu'une courtisane experte peut lui faire naître le desir d'y coucher encore, se l'attacher & le fixer. Il faut pendant les courts momens qu'elle le possède, qu'elle lui enflamme l'imagination pour les longs intervalles de l'absence, & que, toujours présente devant lui par le souvenir des plaisirs qu'elle lui a fait goûter, il en appete de nouveaux & désespere d'en rencontrer ailleurs de semblables. Au contraire, dans la société, une femme qui a rendu un cavalier amoureux d'elle, qui peut ne le pas quitter, le voit sans cesse, a mille moyens de soutenir & perpétuer la séduction ; soit en prenant un ascendant impérieux sur son esclave, qui lui ôte toute faculté, toute volonté ; soit en l'écartant adroitement des lieux ou des objets qui pourroient le faire changer ; soit en lui procurant des jouissances étrangères, qui l'occupent & le distraient, jusqu'à ce que l'appétit charnel le rappelle véritablement dans son sein. Observons en outre, que les dévots, les Prêtres, les Cénobites, les Princes de l'Eglise, travaillés du démon de la chair, sont plutôt vieillissés & épuisés que

les gens du monde ; ce qu'on attribue à leurs macérations, & ce qui est la suite du fréquent usage de l'onanisme, auquel ils sont sujets, faute de femmes, ou crainte de se compromettre. Cet exercice solitaire, par la facilité de s'y livrer, tourne bientôt en habitude : il devient un besoin ; mais, au grand détriment de l'individu, puisqu'un seul acte lui cause plus de déperdition de substance, que plusieurs jouissances partagées. Aussi l'onaniste, transporté dans les bras d'une femme, est-il fort difficile à amuser. Accoutumé à toutes les gradations, toutes les nuances du plaisir, qu'il prend, qu'il diversifie, file, suspend ou précipite à son gré, il lui faut une prêtresse, s'oubliant elle-même, se modifiant comme la victime, il faut qu'elle étudie & devine, pour ainsi dire, chaque perception voluptueuse de son ame : qu'elle suive la lubricité de ses mouvemens, feigne d'en recevoir l'extase quelle lui procure, & de sacrifier avec lui.

„ Cet art, si raffiné chez les anciens, à ce que j'ai appris d'un savant clerc, membre de l'Académie des Belles-Lettres, auquel j'ai eu affaire, & perdu ou du moins dégradé durant le tems d'ignorance & de barbarie, devient en vogue plus que jamais dans ce siècle de lumière & de philosophie. Non moins de quarante mille impures l'exercent dans la capitale ; mais parmi ce nombre il en est peu qui se distinguent : depuis un demi-siècle on n'en compte guère que quatre parvenues à une certaine célébrité ; la *Florence* & la *Paris*, qui mortes, depuis plusieurs années, vivent encore par leur renommée, & la *Gourdan* & la *Briffon*, qui professent aujourd'hui cet art avec beaucoup d'éclat, qui voient passer successivement chez elles presque tout Paris, depuis le courtaut de boutique jusqu'au Prince du sang, & depuis le frère quêteur des Capucins jusqu'à l'Eminence la plus circonspecte. „

„ La *manuelisation*, aidée ou réciproque, est sur-tout à l'usage des personnes graves, que vous verrez ici. Obligés d'envelopper leurs foiblesses du plus profond mystère, ils craignent qu'un enfant mal-adroitement jeté en moule, ou quelque maladie honteuse, dont les symptômes ne peuvent guère se cacher, ne les décèlent. Cette dernière considération détermine à user de la même recette beaucoup de féculiers, persuadés que le mal syphilitique ne se gagne que par le contact vénéneux des parties, organes de la génération. „

„ Le cours de tribaderie que vous avez fait, ma chère Sapho, vous a sans doute rendue très-propre à l'autre exercice, lorsque vous en aurez reçu les documens ; car vous ne pouvez en avoir acquis beaucoup avec un jeune

amant fougueux, ne recherchant qu'une jouissance rapide, toujours ardent à la conclusion, parce qu'il étoit toujours prêt à recommencer. Vous aurez affaire ici à des hommes d'âge mur, chez qui le grand feu du tempérament se trouve amorti, & l'imagination doit suppléer aux facultés. „

„ Il faut d'abord vous apprendre la langue du métier, dont l'usage nous est indispensable. & de la plus grande importance. Le terme propre, placé à propos, produit souvent plus d'effet, frappe, émeut, éguillonne plus vivement les sens, que l'image galante, qu'y substitue, par une longue circonlocution, une belle parleuse. Je vous donnerai ensuite la définition de chaque mot que vous n'entendez pas, & enfin, je vous indiquerai l'application de diverses pratiques de notre état. „

Je ne transcrirai point le dictionnaire de mots absolument nouveaux pour moi que Mad. Richard me fit apprendre par cœur ; ils étoient accompagnés de commentaires si obscènes, que je les supprime en entier, faute de pouvoir les rendre supportables. Tous ces détails peuvent être excellens dans la chaleur de la débauche, mais deviennent insipides & dégoûtans dans le sang-froid de la narration. Je passe à la péroraison de la harangue de Mad. Richard.

„ Au reste, une légère pratique vous rendra bientôt plus habile que le plus long catéchisme. Il en est de notre métier comme de certains jeux de cartes, dont il faut savoir les règles générales ; mais auxquelles on déroge souvent ; au *Reversis*, au *Wisk*, au *Trois-sept* : c'est sur le tapis qu'on apprend ce qu'il faut faire. La manière de jouer des adversaires, détermine celle dont on doit user. Il en est de même du putanisme ; (car pourquoi rougir de nommer une profession qu'on ne rougit pas d'exercer) c'est l'âge, le caractère, le goût d'un amant, qui doivent décider de la nature du plaisir à lui procurer. Il faut être très complaisante avec certains hommes ; d'autres, pour entrer en humeur, exigent de l'impétuosité, de l'emportement, de la fureur : il en est avec qui l'on doit affecter de la réserve, de la prudence : ceux-là veulent du tendre, & se plaisent à filer le sentiment ; ceux-ci aiment qu'une pute se montre telle qu'elle est, & fasse son métier franchement.

Après son instruction, Mad. Richard m'ajouta. „ Ce qui doit vous donner quelque confiance en mes discours, ou plutôt vous convaincre de l'excellence de mes préceptes, c'est ce que vous me voyez. Assurément je ne suis rien moins que jeune ; mon embonpoint seulement empêche mes rides

de paroître & en cache quelques-unes. Je n'ai jamais été jolie : j'ai le front gravé de petite vérole, je n'ai nulle noblesse dans la figure ou dans la taille ; j'ai la jambe grosse, le bras & la main mal ; je n'ai pour moi que trois choses, la gorge encore assez ferme, une bouche assez bien meublée, & des yeux très-luxurieux. Je ne pourrois entrer d'aucune maniere en parallele avec vous ; j'aurois l'air de votre mere ; & cependant, de la plupart de ceux qui viennent ici, sur-tout des gens mûrs, ayant, ce semble, plus besoin que d'autres d'être excités par les graces de la figure & par la fraîcheur de la jeunesse, il y en a peu, qui ne me préférassent. Dès ce soir ; si vous voulez, vous en aurez l'expérience. ,, En effet, sur la brune, l'on frappe à la porte. J'y cours ; j'ouvre. J'apperçois un vieux caffard : d'abord décontenancé à ma vue, il baisse les yeux, & d'un ton benin me demande si Mad. Richard y est. Sur ma réponse, il entre ; & suivant le mot du guet, il parle de ses collets, de ses surplis, de ses aubes. MMad. Richard l'ayant rassuré, nous nous asseyons & il cause ; puis bientôt il lui dit à l'oreille que je ne lui conviens pas. Elle me fait signe, & je fors, ou plutôt, suivant notre convention, je fais semblant de sortir, & me glisse dans un petit cabinet, d'où je pouvois voir tout leur manège, & prendre une leçon dont les postures de l'Arétin ne donnent pas d'idée.

Le béat me croyant partie, j'entends qu'il confirme à Madame Richard ce que le geste de celle-ci m'avoit indiqué ; c'est que je ne lui inspire rien ; c'est qu'il la préfere à toutes les beautés les plus ravissantes, parce qu'elle seule a le talent de le ranimer, de lui faire sentir son existence, de le rendre encore homme. Il s'exprimoit dans d'autres termes que ceux-ci. Imaginez-vous le langage du libertin de corps de garde le plus déterminé ! Quel contraste avec l'air hypocrite sous lequel il s'étoit présenté ! Cependant sa divinité, non moins riche en expressions sonores, quelle articule d'un ton ferme & véhément, après l'avoir excité par ce préambule, auquel elle méloit les premières embrassades, les caresses préliminaires, lui ordonne de se déshabiller. Elle se met nue en même tems, puis ouvre une armoire, d'où elle tire une double cuirasse de crin, parsemée en dedans d'une infinité de petites pointes de fer arrondies par le bout : elle le revêt sur la poitrine & sur le dos de cet instrument de pénitente, converti en instrument de luxure. Elle en attache les deux parties de chaque côté, par des cordons du même tissu ; puis elle adapte à celle qui couvre l'estomac, une chaîne de fer, qu'elle passe

sous les testicules, qui se trouvent soutenus par une espece de bourse occupant le milieu de la chaîne. Cette bourse est de crin encore, mais à claire-voie, de maniere à ne point empêcher les attouchemens de sa main sur ces sources du plaisir. Quant à la chaîne, elle vient se rattacher de l'autre part. Enfin elle lui met à chaque poignet un bracelet du même genre que la cuirasse. Je ne connoissois point cet appareil, & je n'en aurois jamais soupçonné l'effet. Je n'en pus douter quand je vis ce Prêtre paillard ainsi armé entrer en érection, quoique foiblement. Alors Mad. Richard prend des verges, & le flagellant d'importance sur les cuisses, sur les fesses & sur les reins, lui fait faire plusieurs fois le tour de la chambre ; à chaque pas qu'il fait, son sang, agité par les frottemens de la cuirasse, se porte aux parties de la génération & le dispose à l'œuvre de la chair : cependant il n'en a point encore assez ; & comme sœur Félicité & sœur Rachel, ces fameuses convulsionnaires, qui, lorsqu'on les assommoit de coups de buche, n'en recevoient jamais trop, il en demande encore davantage, & palpe avec transport, dans sa lubricité, tout ce que lui présente la vaste corpulence de Mad. Richard. Celle-ci, par ce puissant exercice, après avoir suffisamment aiguillonné la chair chez le ressuscité qui commence du moins à donner signe de vie, se couche sur son lit avec lui. Du bout des doigts lui titille légèrement les tetons, dont les boutons passoient au travers des œilleres pratiquées exprès dans la cuirasse : elle y porte ensuite l'extrémité de la langue, avec un prurit infiniment voluptueux. Il n'est point d'engourdissement qui tienne à de semblables caresses, & sans toucher aux parties de la génération, ce que l'on évite avec le plus grand soin, elles prennent enfin une telle vigueur, un desir si violent du coït, qu'il faut y satisfaire ou y suppléer en provoquant la nature par les frottemens différens, suivant le genre de plaisir que cherche le *Miché*^[24] ^[24] Celui-ci aimoit la jouissance complete ; mais il étoit jaloux de la réciprocité : il vouloit connoître par lui-même s'il avoit le bonheur d'exciter quelque émotion. Il falloit que Mad. Richard, accoutumée à cette fantaisie, jouât la comédie, qu'elle poussât des soupirs, l'interpellât par des exclamations amoureuses, en un mot parût appéter aussi ardemment que lui. C'étoit un corps vivant accouplé à un cadavre : n'importe, elle se contrefaisoit à merveille, & parut s'épancher en même tems avec une luxure incroyable & qu'elle étoit bien éloignée d'éprouver. Nous en rîmes bien quand nous nous retrouvâmes

seules ensemble. Au surplus, à *bon entendeur, il ne faut que demi mot* : cette leçon m'en valut cent, & mon institutrice eut bientôt lieu de connoître mon savoir-faire & d'en être surprise. Parfaitement convaincue que je ne pourrois que lui faire honneur, Mad. Richard, n'hésite point à me montrer au Prélat auquel elle me destinoit : bien plus, ce qui est fort rare en pareil cas, très persuadée que la jouissance ne contribuera qu'à m'attacher davantage Sa Grandeur, elle lui propose un essai. Il en est si content, si enchanté, qu'il se détermine à m'entretenir ; il ne se flattoit pas de trouver dans le même objet tant de jeunesse & de charmes réunis à des talens aussi consommés dans l'art des voluptés. Il donne un gros pot de vin à l'entremetteuse, il s'empare de moi & me met sous la clef ; le terme n'est pas trop fort : il étoit jaloux comme un tigre. Il me logea dans une petite maison du fauxbourg Saint-Marceau, qui étoit une miniature, extrêmement bien meublée, mais tout-à-fait écartée, uniquement entourée de jardins & de couvens. Il remplissoit par-là son double objet, & de me soustraire au commerce & aux regards, pour ainsi dire, de tous les humains, & de se ménager la facilité de s'introduire chez moi sans scandale & sans bruit, à telle heure & comme bon lui sembleroit. En outre, il ne vouloit point que j'eusse auprès de ma personne de domestique, mâle sur-tout : une coëffeuse à mes ordres, tous les matins, ajustoit mes cheveux & me servoit de femme de chambre. Une vieille venoit faire mon ménage, mettre mon pot au feu & s'en alloit l'après-diner : elle ne revenoit que le soir très-tard, à l'heure indiquée, lorsque Monseigneur ne couchoit pas avec moi, parce que je lui avois déclaré que j'aurois trop peur, que je ne pouvois ainsi passer la nuit toute seule dans une maison. Je me trouvois donc dans une captivité infiniment plus gênante que celle où m'avoit tenue Mad. de Furiel, & je doute que j'eusse pu supporter long-tems cette solitude. Un incident très-extraordinaire, car je suis née, ce semble, pour les événemens bizarres, vint encore renverser ce commencement de nouvelle fortune.

Monseigneur, par son hypocrisie & sa haute naissance, parvenu de bonne heure à l'Épiscopat, dès qu'il avoit été sur le siège, s'étoit laissé aller à la fougue de son tempérament. Il avoit choisi des Grands-vicaires, jeunes égrillards comme lui, de son goût, & moins destinés à le seconder dans la régie de son Diocèse que dans son libertinage. S'occupant peu de convertir, ils ne cherchoient, au contraire, qu'à pervertir les personnes du sexe qu'ils

en jugeoient dignes : ils dépuceloient les filles, débauchoisent les femmes, ils étoient le fléau des meres & des époux : ils répandoient la terreur dans tout le canton. Ce train de vie dura aussi long-tems que Mgr resta sur ce siege. Nommé depuis à une autre prélature, blasé sur les plaisirs de l'amour & usé de débauches, il a profité de cette circonstance pour changer de vie. L'ambition s'est éveillée chez lui ; il brigue aujourd'hui les plus hautes dignités de son ordre, même la pourpre. En conséquence il s'est réformé : il affiche plus de régularité, & n'a soudainement qu'une simple maîtresse, afin de satisfaire aux besoins de la nature, quand ils renaissent encore. Je vous rends sa propre confession, & voilà ce qui l'avoit engagé à solliciter l'entremise de Mad. Richard & à m'entretenir.

Quatre de ses Grands-vicaires qui étoient à Paris, confondus de ce changement, ne pouvoient se le persuader : ils ne le croyoient point véritable, & avoient soupçon de quelque mystère. Afin de s'en éclaircir, ils résolurent d'épier Monseigneur, séparément chacun de leur côté ; de suivre ses allures & de découvrir ce qui en étoit. Ils convinrent que le premier qui sauroit quelque chose en instruiroit les autres. L'un d'eux connoissoit un exempt de police. Avec de l'argent on fait tout ce qu'on veut : il en eut bientôt les mouches à ses ordres, qui éventerent ma retraite & lui conterent mon histoire entière. Alors il rassembla ses confrères étonnés de son intelligence & de sa finesse : ils furent enchantés de la justesse de leurs conjectures ; mais pour punir Monseigneur de sa dissimulation, ils arrêterent qu'il falloit lui souffler sa maîtresse, ou du moins partager sa couche. Quel seroit ce fortuné mortel ? On ne peut désirer ce qu'on ne connoît pas : il falloit commencer par s'introduire auprès de la belle, par reconnoître si elle méritoit les éloges qu'on en faisoit ; ensuite chacun, suivant que le cœur l'inspireroit, pousseroit sa pointe auprès d'elle.

Ces Lévites, souvent déferteurs du service des autels pour celui des femmes, accoutumés à courir les bonnes fortunes, à hanter les mauvais lieux, se respectoient cependant assez pour ne pas compromettre leur robe : ils se déguisoient alors en cavaliers : ils prennent ce travestissement d'autant plus nécessaire en cette occasion, que dans le cas où ils ne réussiroient pas, ils ne craignoient rien de mon indiscretion auprès de leur Evêque, dépaylé par un tel costume. Ils se rendent en carrosse à ma porte, un jour qu'ils savoient Monseigneur à Versailles, & étoient bien sûrs qu'il n'en reviendrait

pas de sitôt. Je suis effrayée de leur descente. Quatre plumets, dont je ne connoissois aucun, m'intimident : je crains qu'ils ne veuillent faire tapage, & je suis forcée de leur faire beaucoup d'honnêtetés & d'accueil. Je suis bientôt rassurée ; mais ils m'embarrassent bien autrement, quand ils m'apprennent toute mon histoire, & sur-tout quel est mon entreteneur. Je tombe de mon haut, je suis confondue. Bientôt la conversation prend une tournure gaie & plaisante : ils me proposent de remplacer Monseigneur dont ils connoissent l'insuffisance, & m'offrent le choix entre eux. Je les aurois volontiers pris au mot, & tous quatre sur le champ ; mais il falloit me contenir vis-à-vis de pareils étrangers. Je n'en résolus pas moins de satisfaire ma fantaisie ; mais de m'y prendre plus adroitement. Tandis que nous rions, que nous folâtrons ensemble, je les tire successivement à l'écart, & donne à chacun un rendez-vous séparé ; je les prie en même tems de me garder le secret, même vis-à-vis de leurs camarades. Je comptois plus sur leur amour-propre que sur ma défense, du moins jusqu'au moment où ils auroient joui, & cela me suffisoit. En effet, chacun desirant mettre à fin son aventure avant de s'en vanter, rit intérieurement de la duperie des autres, & en s'en allant, se récrie sur mon honnêteté à laquelle il ne s'attendoit pas : il me cite comme un dragon de vertu, dont il n'est pas possible d'approcher, comme un phénomène unique entre les courtisannes.

Afin de mieux juger des talens rapprochés & comparés de ces galans, entre lesquels il s'agissoit d'élire un Coadjuteur à Monseigneur, je leur avois assigné rendez-vous pour la même soirée, chacun à une heure de distance l'un de l'autre. Le premier devoit venir à sept heures, le second à huit heures, le troisieme à neuf & le dernier à dix. Le Prélat, qui soupoit régulièrement à l'Archevêché, ne pouvoit jamais me surprendre avant onze heures. Je ne doutois pas, qu'au moins pour cette fois, on ne fût exact : à l'assignation précise ; ainsi je restai parfaitement tranquille.

En effet, sept heures sonnantes arrive le premier. C'étoit un blondin d'une fort jolie figure, d'un ton mielleux, d'une conversation séduisante : il étoit très-careissant, & s'arrêtoit longtems aux préliminaires, & ne pouvant répéter le plaisir, le filoit de son mieux. Il avoit à peine fini lorsqu'on sonna. Ce cas étoit prévu ; je l'avois même préféré pour éviter l'inconvénient plus grand, que ces camarades se rencontraient & se reconnoissent. Je cachai celui qui étoit expédié dans une garde-robe, dont une petite porte donnoit dans mon

anti-chambre, & lui indiquai comment, en se coulant derrière un paravent placé exprès, il pouvoit facilement gagner l'escalier. J'ouvre ensuite & faisant signe à celui que j'introduis de garder le silence, je le mène dans mon appartement. Là je lui rends compte à voix basse, de la raison de ce mystère, que je fonde sur l'appréhension qu'il n'ait été aperçu de quelque Espion de Monseigneur & fuivi dans l'escalier. Je ressors comme pour vérifier ce soupçon, mon objet étoit de favoriser l'évasion du précurseur en cas qu'il ne fût pas encore parti dans ce moment. J'entends la porte se refermer ; je ne doute plus de son départ & je rentre. Point du tout, le curieux impertinent avoit bien poussé la porte, mais du dedans, il étoit revenu dans sa cachette, afin d'observer les manœuvres du Prélat en posture & de s'en amuser. Sa curiosité redouble en levant le coin du rideau d'une porte vitrée, lorsqu'au lieu d'un Evêque, il voit un cavalier. Bientôt il reconnoît la voix de son camarade, & n'a garde de quitter en un aussi bel instant.

Celui-ci étoit un brun, assez laid, mais bien bâti, vigoureusement corcé, tout muscles, tout nerfs, dans la force de l'âge, & pressé d'aller au fait, parce qu'il se sentoit en état de recommencer. Il double, il triple, il quadruple sa jouissance : il y feroit encore, si je n'avois eu la prudence de l'arrêter, non sans lui promettre incessamment un autre rendez vous. C'étoit bien mon projet de lui tenir parole ; j'y étois intéressée autant & plus que lui, si les circonstances n'eussent dérangé notre liaison, & ne m'eussent privée d'un de ces Hercules rares aujourd'hui, & qu'on ne rencontre plus guère que dans l'Eglise. Quoi qu'il en soit, il fallut nous séparer à l'heure indiquée, c'est-à-dire à neuf heures, lorsque le troisième se présenta. Mêmes précautions pour cacher le second galant, le soustraire aux recherches du jaloux, & lui ménager, ainsi qu'au premier, le moyen de s'en aller sans éclat ; avec la différence qu'il fut bien surpris de trouver dans le cabinet un rival, qui heureusement le rassura sur le champ, se fit connoître, lui apprit comment il se rencontroit là, l'engagea de rester & de voir le dénouement de tant de passades.

Par le portrait que je vous ai esquissé des deux premiers galans, vous avez pu juger combien ils différoient entre eux. Le troisième étoit un original d'une espèce plus particulière encore. Il avoit plus d'amour-propre que d'amour ; il se faisoit une grande gloire de grossir la liste de ses conquêtes : il la portoit toujours avec lui : il me la montra. J'y lus les noms de femmes de

qualité, de financières, de bourgeoises : il m'assura qu'il étoit blasé sur ces sortes de bonnes fortunes ; qu'il ne se soucioit plus de femmes prétendues honnêtes ; que la plupart, sans tempérament, n'ayant un amant que par imitation, par mode, par air, étoient des jouissances fort insipides ; qu'il falloit en revenir aux putes... Par cet aveu flatteur il piquoit mon émulation : je déployai à son égard toutes les ressources de l'art que m'avoit appris mon institutrice, & il convint que je savois amuser à merveille : exercice assez maussade pour moi ; mais il étoit généreux : je me fis un devoir de le satisfaire, sauf à ne pas y revenir. Maltraité plusieurs fois de mes semblables pour avoir été trop loyal, ce libertin étoit obligé d'user de toutes sortes de stratagèmes, & de s'en tenir à l'image du plaisir, de peur que la réalité ne lui en fit recueillir les fruits amers & cuisans ; d'ailleurs d'un génie caustique & présomptueux. Le reste de notre conversation se passa à s'égayer sur le compte de ses camarades qu'il croyoit ses dupes. Il ignoroit que deux l'écoutoient, & que lorsqu'il rioit à leurs dépens, ils prenoient à plus juste titre leur revanche. Il fut bien sot quand la venue du dernier m'obligea de le congédier de la même manière qu'eux, & qu'il les rencontra nez-à-nez. La curiosité l'emporta sur le ressentiment, & tous trois se tapirent, ne doutant plus que ce quatrième ne fût leur confrère.

En fait de disputes métaphysiques, morales, physiques même, autant de têtes, autant d'avis ; on en pourroit dire de même en amour ; autant d'athlètes, autant de caprices divers. Le dernier que j'avois réservé pour la fin, comme celui sur lequel je comptois le plus, étoit un Provençal, qui avoit le goût de cette nation, fort désagréable au sexe. Il l'avoit contracté dès le collège, s'y étoit fortifié au séminaire, & ne l'avoit pas perdu au milieu des orgies féminines. Je l'avois fort bien jugé : il avoit tout l'extérieur d'un satyre, & c'étoit un monstre en réalité. J'en attendois des prodiges. Après avoir beaucoup tourné autour de moi, il me fit sa déclaration d'une espèce vraiment galante, & dit que, depuis la *Venus aux belles fesses*^[25], on n'avoit certainement rien vu de si divin. Je compris, & lui reprochai la dépravation de son goût. Il se justifia par un axiome reçu généralement dans tous les lieux de débauche : que tout est *le vase legitime* dans une femme^[26]. A l'appui de ce propos de libertins, il me protesta très-sérieusement, qu'il pourroit ajouter des décisions de casuistes recommandables^[27]. Il me parut plaisant qu'un militaire citât de pareilles autorités, & à qui ? Je me récriai

enfuite sur l'énormité de l'introducteur, qui me causeroit des douleurs effroyables. Il me rassura par un proverbe provençal, qu'avec de la salive & de la patience on venoit à bout de tout.^[28] Alors la curiosité me prit : je voulus éprouver si l'agent dans un pareil exercice, recueilloit en effet beaucoup de plaisir ; s'il refluoit dans le voisinage, & si la patiente en pourroit goûter quelqu'un. Il s'y prit en homme intelligent & qui n'étoit pas à son coup d'essai : il nageoit dans les délices, il étoit ravi ; il s'extasioit, se pâmoit, & moi je n'éprouvois que des desirs, des irritations vaines. Je voulois m'en débarrasser : mes efforts ne servoient qu'à lui donner plus de pied. Ce priape infatiable, collé sur moi, ne défemparant point de sa place, répétoit les sacrifices presque coup sur coup... A la fin je saisis un moment de relâche, & m'en débarrassai en le qualifiant de l'épithète qui lui convenoit, en maudissant l'abus qu'il faisoit de ses talents, en protestant bien que ma porte lui seroit pour toujours close... Nos débats duroient encore, lorsque Monseigneur vint fermer la marche de cette journée. Je fus obligée de traiter ce vilain avec les mêmes égards que j'aurois eu, pour le greluchon le plus favorisé. Je n'avois pas eu le loisir de me rajuster : il me sert de valet de chambre, & quand le désordre où il m'avoit mis est un peu réparé, je lui indique la marche pour sortir, & cours au devant du Prélat. Un entreteneur n'est point fait pour attendre ; celui-ci avoit pris de l'humeur. Son caractère ombrageux se manifesta par une querelle violente. Les femmes, quand elles ont tort, n'en crient ordinairement que plus haut ; c'est ce que je fais, & si fort que je l'oblige de baisser le ton. Il veut me caresser : je le repousse & me plains à mon tour de l'esclavage où il me tient. Je lui dis qu'il ne connoît point mon sexe ; qu'il devoit savoir que les obstacles ne sont propres qu'à l'irriter, & qu'il n'est grille ni verroux qui résistent aux desirs d'une femme amoureuse. J'ajoute : „, quoique vous me teniez en chartre privée, si je m'étois mis dans la tête de vous cocufier, vous le seriez quatre fois pour une en un jour... „, Cette saillie, articulée d'un ton ferme, élevé, & de colère, qui se trouvoit si juste en ce moment, entendue du cabinet leur donna une envie de rire si violente, qu'ils ne purent y tenir & éclaterent. Quel fut mon étonnement, & quelle fut la frayeur du Prélat ! Il s'imagine que c'est un complot formé contre lui, que ce sont des coupe-jarrets apostés pour le voler : il perd la tête, il veut s'enfuir. Moi, je reste immobile un moment ; puis une lumière à la main vais visiter le cabinet. Je n'y vois personne ; mais

la coulisse rendoit dans l'antichambre ouverte, je suis la trace des perfides, & trouve un spectacle formant la caricature la plus grotesque. Monseigneur & ses Grands Vicaires se rencontrent en même tems à la porte ; il se persuade de plus en plus du mauvais dessein qu'on a qu'on veut l'arrêter : il se jette à genoux aux pieds des assassins prétendus, offre sa bourse & demande grace pour sa vie. Ceux-ci le relevent en riant de plus belle : ils lui disent que c'est à eux à prendre cette posture, qu'ils sont ses serviteurs les plus zélés & les plus respectueux : ils le prient de leur pardonner cette espièglerie, dont il leur a donné l'exemple & daigné être quelquefois le complice, qui devient au surplus très-heureuse, puisqu'elle sert à lui défilier les yeux, à lui faire découvrir la fausseté d'une femme qu'il comble de biens, qui se joue de lui & le trompe aussi vilainement. J'arrive en ce moment au milieu d'eux, & d'après leur conversation, découvre un mystère dont je ne pouvois me douter. Je reconnois tous les masques qui me peignent si bien. Monseigneur, un peu revenu de sa terreur, à l'aide de la bougie, malgré leur travestissement, dont il avoit été plusieurs fois le témoin, voit enfin à qui il a affaire : il me comble, m'accable de reproches, d'invectives, d'horreurs. Les autres les répètent en *chorus*. Investie de cette prêtraille, je ne fais que devenir & que répondre. Je m'aperçois que la porte étoit dégagée, je m'y précipite & gagne la rue ; je cours devant moi sans savoir où je vais. Je monte dans le premier fiacre que je rencontre, & me fais conduire chez Mad. Gourdan ; car je la regardois toujours comme mon refuge dans ma détresse. Elle me reconnoît ; elle m'accueille & me fait conter mon histoire : elle me dit qu'il ne faut pas ainsi jeter le manche après la coignée : que je dois, dès le lendemain matin, retourner à ma maison. J'arrive & vois un écriteau qui porte ; *maison à louer présentement*. J'entre ; je ne trouve que les quatre murailles & ma femme de ménage, qui me dit qu'elle a ordre de rester là tout le jour pour montrer les lieux : que, dès le grand matin, on avoit payé le propriétaire, & qu'un tapissier étoit venu enlever les meubles comme lui appartenant. Je retourne instruire maman de cette vilainie du Prélat : elle me fait lui écrire, & me dicte une lettre de bonne encre, à laquelle, afin de ne pas se compromettre, il ne répond point : mais il m'envoie mon ancienne ménagère, pour me déclarer de sa part, que, s'il m'arrive de me porter à l'éclat dont je le menace, il me fera enfermer à la salpêtrière. C'est alors que Mad. Gourdan, par ses protections, voulant éviter tout malheur de cette espece, m'a fait inscrire numéraire à l'opéra.

Depuis elle a mis en jeu les Prélats, ses amis, qui ont négocié auprès du mien. Les pourparlers ont été longs ; il étoit outré ; il ne vouloit s'exécuter en rien ; mais lorsque ma grosseffe a été certaine, on a tellement fait valoir cette circonstance, qu'il m'a envoyé cent louis, dont s'est emparée Mad. Gourdan, sous prétexte de mon entretien, de ma pension, de mes couches futures. Du reste, nous sommes les meilleures amies du monde : elle m'appelle son enfant ; je lui gagne beaucoup d'argent, dont elle ne me rend qu'une très-petite part ; mais elle m'assure que lorsque je serai délivrée de mon fardeau, elle me procurera un bon entreteneur, & me remettra une troisieme fois dans le chemin de la fortune. J'espère bien en mieux profiter. Malheur aux dupes qui tomberont dans mes filets !

FIN.

1. ↑ Terme de village en France, qui reviens à celui de cafaquin.
2. ↑ Madame Gourdan étoit d'autant plus intéressée à ne pas donner prise sur elle en cette circonstance, que les Magistrats avoient, peut-être pour la première fois, à son occasion, distingué deux genres de maquerelles ; celles qui débauchent de jeunes personnes innocentes, & celles qui fournissent aux hommes seulement des filles déjà débauchées. Ses partisans à la Tournelle vouloient que la punition d'être promenée sur un âne, le visage tourné du côté de la queue, ne dût être infligée qu'aux premières ; ou plutôt que la loi ne reconnût véritablement pour maquerelles que celles-là. C'est par cette tournure subtile, que Mad. Gourdan a été soustraite au châtement.
3. ↑ Mad. Gourdan étoit à toutes mains ; Elle fournissoit des filles aux hommes & des hommes aux femmes ; il paroît par-là qu'elle produisoit aussi aux tribades des *fuccubes*. On appelle ainsi les patientes dans les combats amoureux de femme à femme.
4. ↑ Charlatan, quelque tems à la mode à Paris, & qui prétendoit guérir ses malades en leur pétrifiant les membres.
5. ↑ Jupon fait de mouffeline, appelé *intime*, parce qu'il colle exactement sur le corps.
6. ↑ Ce mot vient du grec & veut dire en françois *Anti-homme*.
7. ↑ Voici en quoi consiste ce genre d'épreuves.

On enferme la postulante dans un boudoir, où est une figure de Priape dans toute son énergie, on y voit des groupes d'accouplemens d'hommes & de femmes, offrant les attitudes les plus variées & les plus luxurieuses. Les murs peints à fresque ne présentent que des images du même genre, que des membres virils de toutes parts : des livres, des portefeuilles, des estampes analogues, se trouvent sur une table.

Au pied de la statue est un réchaud, dont le feu & la flamme ne sont entretenus que de matières si légères & si combustibles, que, pour peu que la postulante ait une minute de distraction, elle court risque de laisser éteindre le feu, sans pouvoir le rallumer ; en sorte que lorsqu'on vient la chercher, on voit si elle n'a point reçu d'émotion forte, qui indique encore en elle du penchant pour la fornication à laquelle elle doit renoncer.

Ces épreuves, au surplus, durent trois jours de suite pendant trois heures.

8. ↑ Célèbre actrice de la comédie françoise.

9. ↑ Le cardinal de *Bernis*, dans les quatre saisons ou quatre parties du jour.
10. ↑ Ces vers sont imités ou paraphrasés d'un poète latin, appelé *Jean de Nevisan*, qui vivoit au seizième siècle, & a composé un poème intitulé, *Silva nuptialis*. Voici le morceau original que l'on fera bien aise sans doute de comparer :

Triginta hæc habeat quæ vult formosa videri
Fœmina ! sic Helenam fama fuisse refert.
Alba tria & totidem nigra ; & tria rubra puella ;
Tres habeat longas res, totidemque breves,
Tres crassas, totidem graciles tria stricta, tot ampla ;
Sint ibidem huic famæ, sint quoque parva tria.
Alba cutis, nivei dentes, albi que capilli :
Nigri oculi, cunnus, nigra supercilia,
Labra ; genæ atque ungues rubri. Sit corpore longa,
Et longi crines ; sit quoque longa manus.
Sintque breves dentes, auris, pes, pectora lata,
Et clunes ; distent ipsa supercilia,
Cunnus & os strictum ; stringunt ubi singula strictæ.
Sint venter, cunnus, vulvaque turgidula.
Subtiles digiti, crines & labra puellis,
Parvus sit nasus, parva mamilla, caput ;
Cum nullæ aut raræ sint hæc, formosa vocari.
Rara puella potest, nulla puella potest.

11. ↑ Mad. la Duchesse de *Urbsrex* & Mad. la Marquise de *Terracénés*.
12. ↑ M. de *Furiel* a été Procureur-général pendant toute la durée du Parlement *Maupeou*, & l'on peut se rappeler combien il a fait parler de lui.
13. ↑ Mad. la Marquise de *Techul*.
14. ↑ On a vu quelquefois Mad. de *Téchul* se travestir en femme de chambre, en coëffeuse, en cuisinière, pour parvenir auprès des objets de sa passion.
15. ↑ Mlle *Clairon*.
16. ↑ Un Prince d'Allemagne, un Margrave.
17. ↑ Mlle *Arnould*.
18. ↑ Mlle *Souck*, Allemande.
19. ↑ Mlle *Souck* étoit entretenue par un frere du Roi de Prusse.
20. ↑ Mlle *Julie*, jeune tribade, formée par Mlle *Arnould* & Mlle *Raucourt*.
21. ↑ Mlle *Raucourt* venoit de quitter M. le Marquis de *Bievre*, non sans l'avoir plumé considérablement. Il lui avoit assuré une rente viagere de 12000 liv. ce qui la faisoit appeller par ce Seigneur calambouriste, *l'ingrate Amaranthe*. (l'ingrate à ma rente.)
22. ↑ M. de *Monville*.
23. ↑

C'est un eunuque au milieu du ferrail,
Qui n'y fait rien & nuit à qui veut faire.

Tout le monde connoit l'épigramme de *Piron* qui finit ainsi.

24. ↑ Il a fallu conserver ce terme de Mlle *Sapho*, comme d'une énergie difficile, ou plutôt l'impossible à rendre autrement. Il exprime, de la façon la plus méprifante, la vileté du rôle que joue, dans les mauvais lieux, un homme qui n'y reçoit du plaisir qu'en proportion de l'argent qu'il donne. Les filles appellent *bon Miché* celui qui paye bien ; *mauvais Miché* celui qui paye mal ; *foit Miché*, celui qui n'a pas le ton ou les allures du lieu où il se trouve.

25. ↑ Fameuse statue que tout le monde, connoit.
26. ↑ Cet apophtegme, dans la véritable énergie, porte : *tout est c** dans une femme.*
27. ↑ Entre autres du Jéfuite Sanchès, *De matrimonio.*
28. ↑ Ce proverbe au naturel est qu'avec *de la falive & de la patience, un provençal en*****
une mouche.*

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](http://fr.wikisource.org)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Phe-bot
- Cantons-de-l'Est
- Cunegondel

1. [↑](http://fr.wikisource.org) <http://fr.wikisource.org>

2. [↑](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr) <http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr>

3. [↑](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html) <http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html>

4. [↑](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur) http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur